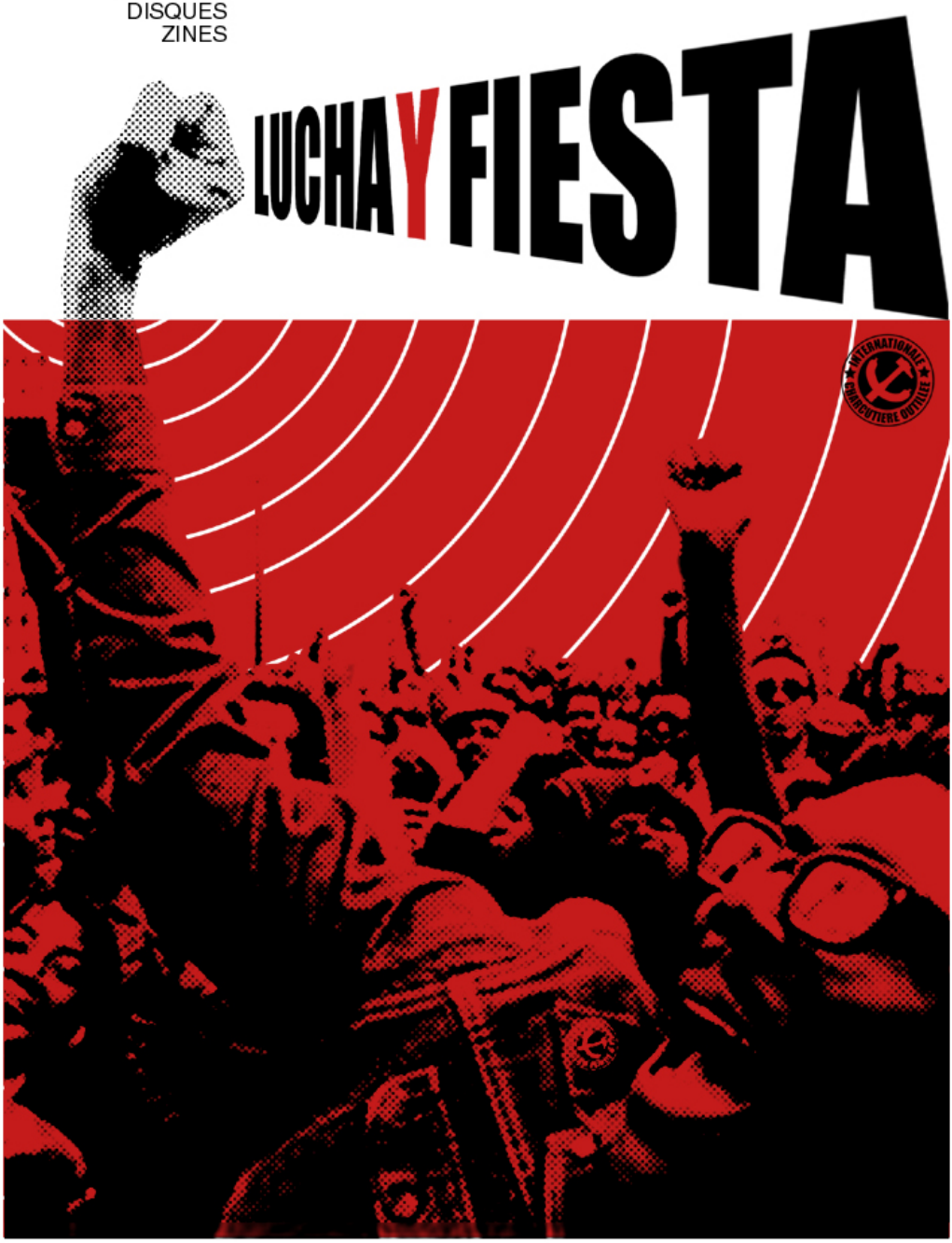
DOSSIERS
INTERVIEWS
GIG REPORTS
BOUQUINS
DISQUES
ZINES

LUCHA Y FIESTA



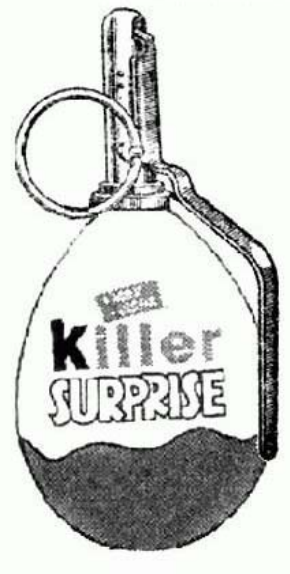
EDITO

Toujours cet éternel dilemme ... Est-ce qu'on fait un édito ? Est-ce qu'on n'en fait pas ? D'aucun vont me dire : "pffffff de toute façon, personne les lit les éditos, et le tien à fortiori". Ah ouais c'est comme ça ? Ok, je récidive alors ! Et ce jusqu'à ce que notre service courrier soit saturé par les lettres de protestation et d'insultes ! Non mais.

Je commence par une séance d'autoflagellation - *"han, han, han, ..."* -, ça en général tout le monde aime ! Le pire c'est que c'est pour une bonne raison ! On est / je suis super à la bourre pour la diffusion du LYF#76. Ahhh quelques pistonnéEs venus à Limoges en février auront pu se l'arracher. C'est là qu'on a compris l'attrait presque frénétique que pouvait avoir la couverture en couleur. Sinon que ceux à qui je l'envoie d'habitude se rassurent, ça va être posté. Patience. Pour la peine on remet ça avec la couleur. Et pan ! Un LYF #68 spécial été.

Et puis la date de sortie est aussi stratégique ! On a fait appel à un cabinet d'études marketing. Et ils nous ont expliqué que le meilleur moment, c'est le festoche des 5 ans de Barricata. Bon on a pas voulu le sortir en A4, parce que sinon, le crew Barricata, il m'auraient cassé les genoux pour cause de concurrence déloyale ! Du coup on le sort après. Na !

Et puis tiens, pas mal de choses en ce moment, la Scène est hyperactive et ça fait rude-ment plaisir ! Les 5 ans de l'Organe de Propagande, le tournoi de foot antifa en Italie cet été avec une équipe de choc (on en recause plus loin), plein de concerts, le site U-Zines (pareil, plus loin) ...



Et malheureusement c'est encore plus d'actualité de se serrer les coudes, parce que les occasions de manifs, protestations et de luttes en tout genre sont trop nombreuses. On nous tire dessus de tous les côtés. Alors une scène qui bouge, c'est pour moi un des fondements de l'Organisation et de la Lutte. Bon je vous refais pas le coup de l'Unité mais bon hein, "if the pigs are united, they will never be sausaged".

Coté LYF, il y a du changement ! Enfin une boîte postale et une assoce digne de ce nom ! LUCHA Y FIESTA.Yeahhh ! On saluera ensuite des nouvelles arrivées au sein de l'équipe : Olivier et Jérôme au sein du Politburo LYF, ainsi que pas mal de nouvelles contributions, Louise la Nouille, Ced, Kiwi, ... Pienfenue les zamiEs, Ach ! LYF ne cesse de grossir, en participantEs, en taille et en contenu. L'aventure continue.

Un petit mot aussi pour pleurnicher ... Abandon du prix libre pour diverses raisons. Dommage, mais bon tant de zines ont connu cette désillusion ... A méditer.

Aller pour finir, n'oubliez pas Camarades ! La Lutte et la Fête ! Oi ! *Rudejules.*

CONTACT :mail à ***luchayfiesta@no-log.org*** ou par courrier à

LUCHA Y FIESTA, BP 41017, 67027 STRASBOURG CEDEX 1

et même en ligne sur ***http://www.u-zines.org*** *(et là... C'est la fête!)*

BREVES EN VRAC *Rudejules en vrac*

Tout le monde passait une bonne soirée, l'ambiance était détendue, voire festive ...
Au cours de la soirée, on tombe souvent nez-à-nez avec un Rudejules qui essaie de vous faire marrer, y'a toujours un public pour ce genre de rigolo qui s'étrangle de rire en s'empiffrant de p'tits gateaux. Vivement le prochain Lucha Y Fiesta.

Communiqué de presse du jeudi 13 mai 2004 : Important incident à la centrale nucléaire de Saint-Laurent (Loir-et Cher).

Le Réseau « Sortir du nucléaire » révèle que, selon ses informations, un important incident s¹est produit hier, 12 mai, à la centrale nucléaire de Saint-Laurent (Loir-et-Cher) lors d¹un test concernant les nouveaux générateurs de vapeur du réacteur n°2. Ce test a été fait avec du sodium radioactif. En soirée, une chute de barres de contrôle s¹est produite dans le coeur du réacteur n°2, qui s'est alors arrêté. La fonction du condenseur de la turbine est elle aussi tombée en panne ce qui a provoqué une fuite de vapeur chargée en sodium radioactif. De plus, les barres de contrôles sont restées bloquées pour une raison encore inconnue.

Et là ... C'est la catastrophe.

(pour dire cette phrase, prendre un ton à la façon de l'émission TV Ozone Interdite)

MORT D'UN SANS PAPIERS A ANGOULEME.

YOURI OUTKIN, biélorusse de 41, est mort le 9 avril 2004 et a été enterré le 19 avril 2004. Il était atteint de l'hépatite A et C. Il avait fait une demande de régularisation en tant qu'étranger malade. Sa demande a été rejetée par la Préfecture après que le médecin chef de la DDASS ait refusé de reconnaître la maladie qui le frappait et qui nécessitait des soins réguliers en France. La Préfecture et la DDASS ont donc condamné YOURI OUTKIN à mourir comme un chien. Ce genre de nouvelles, on en voit partout, tous les jours. Enfin, voilà une pensée pour toi Youri et tous les sans-papiers

Alors après les tremblements baveux de Jean Paul 2, voilà le conservatisme protestant de Lionel Premier ...

Dans une tribune dans le Journal du dimanche 16 mai, Lionel Jospin se déclare hostile au mariage entre personnes du même sexe et à l'adoption d'enfants par ces couples. "Le mariage est dans son principe et comme institution l'union d'un homme et d'une femme. (...) Cela renvoie à la dualité des sexes qui caractérise notre existence et qui est la condition de la procréation, et donc de la continuation de l'humanité. (...) Quant à l'enfant, il n'est pas un bien que peut se procurer un couple... Il est une personne née de l'union - quelle qu'en soit la modalité - d'un homme et d'une femme."

De notre envoyée spéciale au siège du PS à Vatican City, Louise la Nouille.

Aller vas-y Lionel, prend ta carte au FN. Entres ultras catho et protestants, c'est ça l'oecuménisme !

"Celui qui peut marcher derrière un drapeau ou une musique, je le méprise. Ce n'est que par erreur qu'il a recu un cerveau puisque la moëlle épinière lui suffirait tout à fait." Albert Einstein

Albert! Enfin ! Vala tu fais le malin parce que t'es fort en maths ... Alors mon bon môssieur, vous me mettrez un drapeau rouge et noir de l'ICO et un peu de Oi s'il vous plaît ! Et on défile en rangs serrés !

Mamuro Oshii - Tome 1 "Ghost in the Shell"

"Qui es-tu ? Qui dort dans mon corps de robot et chuchote à mon ghost ?"

« Ghost in the shell » est un manga (de Masamune Shirow) et un anime (de Mamuro Oshii). Au fait, un manga désigne la bande dessinée, et l'anime, le dessin animé. Et moi je vous parle de l'anime.

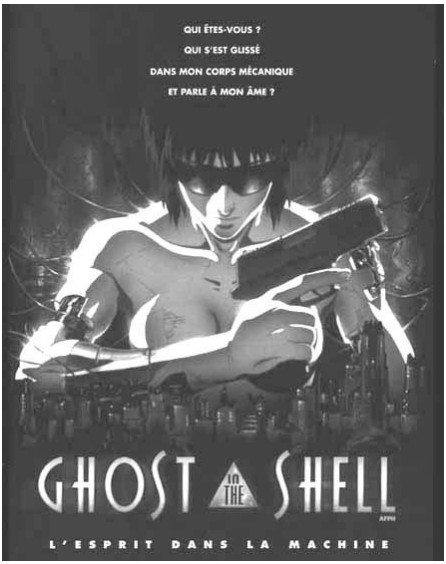
Quelqu'un a dit de ce film, « il y a un avant et un après Ghost in the Shell » . C'est vrai qu'il a provoqué une petite révolution à sa sortie. On n'avait pas encore vu d'anime aussi travaillé, aussi réfléchi. Il y avait bien eu des diffusions de dessins animés avec des scénarios intelligents. Mais il restait toujours quelque part, dans le dessin ou le scénario, quelque chose d'adolescent. Là, c'est fini. « Ghost in the Shell » est adulte et réfléchi.

Il pose les grandes questions de la science-fiction : qu'est-ce que l'être humain, où commence et où finit la notion même d'humanité. Dans un univers où information et net sont développés à outrance, une certaine élite a accès à la possibilité de transférer son "*moi*" dans des corps cybernétiques ultra-performants. La volonté de l'amélioration des performances, la perte de l'essence de l'être, Oshii pose la question du rapport de l'être et de la chair. "Je pense donc je suis, ne nous sert plus à grand chose, pas vrai ?".

Mamuro Oshii a véritablement un goût pour le complot, la magouille politique. Et puis il y a un deuxième niveau de lecture, plus profond. Avec toujours cette impression d'être à deux doigts de percer le sens caché de l'histoire. À mon avis, Oshii découpe son scénario en trois : ce qu'on peut révéler, ce qu'on peut suggérer, et ce qu'on cache. À chacun d'imaginer ce qu'il veut dans cette part d'ombre.

Motoko Kusanagi, commandant de la brigade spéciale, attachée à la section 9, appelée « unité mobile SHELL ». Kusanagi est un corps de femme, de métal (Metropolis ?), où les seules parties humaines sont le cerveau et la moelle épinière

(bonjour à tous les fans de Gunnm). La seule différence avec un robot,



c'est son ghost : son âme, son esprit. Kusanagi est obsédée par la question : que suis je ? Celui qui pourrait lui apporter une réponse est le Puppet Master. Un cyber criminel qui se joue des forces de police. Oshii nous tient en haleine jusqu'à la dernière seconde. Le trait est parfaitement adapté. Très sombre. Pas de grands yeux ronds pleins de reflets multicolores. Les regards au contraire sont durs, ou désabusés. Et puis il y a ces grands moments de calme qui annoncent la tempête à venir. C'est pendant ces moments que la musique de Kenji Kawai prend tout son sens.

Dr Pifou

Mamuro Oshii - Tome 2 "Jin Roh"

Le Japon a gagné la seconde guerre mondiale. Il est aujourd'hui en proie à une crise économique et sociale. Le pays est au bord de la guerre civile, des affrontements violents ont lieux entre population et forces de l'ordre. Un groupe de terroristes, « la Secte », participe à des attentats meurtriers. Pour les contrer, le gouvernement met en place une unité spéciale, l'unité "Panzer". Avec leur vision infrarouge, leurs casques façon Wermacht, et leurs armures, on les surnomme: La Brigade des Loups.

Tout comme « Ghost in the Shell », il y a plusieurs approches du film. Le scénario est très dense, il y a encore ces luttes de pouvoirs internes, chères à

Oshii. Les personnages sont toujours ambigus.
Le scénario est inspiré du conte du petit chaperon rouge. D'ailleurs les références au conte sont légions. Mais attention, mieux vaut oublier la version mièvre et sucrée de Walt Disney. Ici c'est celle glacée et sombre de Grimm. En lisant « Psychanalyse des contes de fées » de Bruno Bettelheim, j'avais pris conscience de la cruauté du conte pour enfants. Là aussi, Oshii ne fait pas de cadeau. Et d'ailleurs, dès les premières images, on sait que ça finira mal.

Ensuite le dessin animé est rempli de références à l'histoire contemporaine. La scène d'introduction, une jeune fille qui tente de s'enfuir par les égouts, est un hommage au « Troisième homme » d'Orson Wells, de l'aveu du réalisateur. Dans cette séquence, les jeux d'ombres et de lumières sont un pur chef d'oeuvre Les manifestations de rue semblent toutes droites sorties d'un documentaire sur la contestation des années 70 au Japon. Il ne manque plus que des manifestants casqués et regroupés façon "tortue". « La Secte » pourrait faire référence à la Nihon Sekigun, l'armée rouge japonaise, dont les actes ont bouleversé le paysage politique japonais. Quant à l'unité « Panzer », elle n'est pas très éloignée de nos CRS.

Le dessin est très réaliste, peut être plus encore que "Ghost in the Shell". Les couleurs pâles évoquent les souvenirs. Les décors sont aussi un modèle du genre, une référence en matière de reconstitution (dans le film, le Japon semble être resté dans les années 50). L'animation quasiment parfaite. Le rythme est posé. Lent diront certains. Et là encore, Mamuro Oshii apporte un soin tout particulier à la musique (même si ce n'est pas Kenji Kawai). Chef d'oeuvre à voir d'urgence.
Dr Pifou

Un des piliers de la musique jamaïcaine a tiré sa révérence le 4 mai 2004. Clement Seymour Dodd, alias Sir Coxsone Downbeat, Master of the Royal Society of Jazz and king of sound systems, fondateur du mythique Studio One, a succombé à une attaque cardiaque, à l'âge de soixante douze ans. Une petite bio s'imposait pour rendre hommage à celui sans qui le ska (et par conséquent le reggae) n'aurait peut être jamais existé...

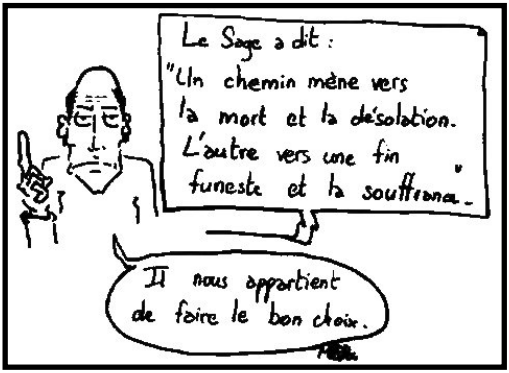
Elevé au son du Rythm & Blues programmé par les stations de radio américaines (dont Voice of America), Clement Dodd développe sa passion pour la musique dès le début des années 50, en passant des disques dans l'épicerie de sa mère. Travaillant à la récolte de fruits en Floride, il en profite pour revenir avec une sélection de singles, dont il conserve l'exclusivité en grattant les labels, pour rendre illisibles les noms de l'artiste et le titre (pratique courante sur les sound systems). Fréquentant assidûment les sounds de Kingston, comme ceux de Tom the Great Sebastian ou de Duke Reid, il se lance à son tour dans l'aventure en 1954, en installant Sir Coxson's Downbeat devant l'échoppe familiale. Il égale très vite les plus grands, grâce à la qualité de sa programmation, et se développe en installant jusqu'à cinq sonos, pour lesquelles il engage notamment les DJs Count Machuki et King Stitt, dont les interventions vocales (à la manière des disc-jockeys qui officient sur les radios américaines) ne font qu'en accroître la popularité. A la fin des années cinquante, le Rythm & Blues cède peu à peu le pas au Rock'n'Roll, et les sonos se voient contraintes de trouver une solution pour pallier au manque de disques à programmer. Coxsone Dodd décide alors d'enregistrer des artistes locaux sur dub plates (disques en acétate, à usage exclusif des sound systems) au studio RJR de Kingston. A la demande du public, il finira par graver un vinyl (Easy Snapping par Theo Beckford en 1959), et créer ses premiers labels : Worldisc, puis Coxsone, Port O Jam et Rolando & Powie. Les premières productions se contentent d'imiter le Rythm & Blues américain, mais Coxsone a envie de créer une sonorité typiquement jamaïcaine, inspirée par le Mento ou le Calypso. Ce "shuffle" jamaïcain, issu d'une séance de travail avec le guitariste Ernest Ranglin, allait devenir le ska ...

En 1963, Clement Dodd construit son propre studio d'enregistrement, Studio One, au 13 Brentford Road, à Kingston, crée le label du même nom, ainsi qu'une chaîne de magasins de disques nommée Muzik City. Il engage Clue J & The Blues Blasters à la semaine pour accompagner les artistes enregistrant au studio. L'année suivante se forment les Skatalites, et le ska trouve sa forme aboutie, avec le contre temps qui le caractérise. Durant leur courte existence (un an et demi), ils deviennent le groupe du studio et enregistrent des centaines de morceaux instrumentaux sous leur nom, ou en accompagnant des chanteurs produits par Coxsone. A l'image de la Motown, dont il s'inspire à plus d'un titre, Studio One possède donc son groupe de session. Après l'internement de Don Drummond en 1965, et la fin des Skatalites, ce rôle sera assuré par les Soul Brothers, les Soul Vendors, Sound Dimension, les Soul Defenders, the New Establishment, les Brentford Road All Stars et enfin le Brentford Road Disco Set. A la fin des années soixante dix, Clement Dodd part travailler à New york pour fuir le climat tendu de l'île. Il était récemment rentré en Jamaïque, rouvrant le studio de la Brentford Road, et recommençant à enregistrer. Les plus grands artistes jamaïcains sont passés à Studio One : Alton Ellis, Bob Marley, Dennis Alcapone, Derrick Harriot, John Holt, Jackie Mittoo, Lee Perry, Max Romeo, Ken Boothe, The Maytals, The Melodians, The Paragons ou encore The Pionneers, pour ne citer qu'eux.

De son vivant, Clement Dodd aura eu l'occasion de voir la Brentford Road rebaptisée en Studio One Boulevard. La musique jamaïcaine a perdu un de ses pères fondateurs.

Olivier

Loi de confiance dans l'économie numérique.



LEN (Loi de confiance dans l'Economie Numérique), Loi Informatique et Libertés; Paquet Télécoms, Loi sur le droit d'auteur et les droits voisins dans la société de l'information, Directive relative au brevetage des inventions mises en oeuvre par ordinateur....

Dictés par les lobbies "culturo-industriels", portés par un gouvernement complice, les projets de lois se succèdent, se ressemblent et se conjuguent. Avec un objectif, de plus en plus flagrant : soumettre les internautes, les intermédiaires techniques, les auteurs et les médias indépendants aux seuls interêts économiques des industries culturelles et des grands groupes de communication.

Peu importe que le prix à payer soit le renoncement à la vie privée, à une justice indépendante et impartiale, à la liberté d'expression, d'information, d'opinion, de création et de gestion de ses productions ou de ses outils. La défense de la propriété et de la tranquillité des puissants, vaut, paraît-il, ce petit sacrifice.

Industries et politiques utilisent l'alibi de la guerre aux "pirates", aux pédo-nazis, aux terroristes et à tous les fauteurs de troubles qui hantent le réseau, pour masquer l'essentiel : les intérêts financiers des intermédiaires de la culture de masse, et de Microsoft sont supérieurs aux libertés et aux droits fondamentaux des internautes, des auteurs, des producteurs de savoirs, des consommateurs et des individus.

Et quand les industriels demandent , le gouvernement concède : obligation de stockage et de flicage, censure à la demande, perquisition des boites aux lettres, requalification de la correspondance privée, obligation d'identification, censure expéditive de l'information indépendante et militante, délation, filature électronique et fichage des "suspects" par des officines privées, CD et DVD verrouillés, colonisation des biens communs et des briques de base du savoir, prolifération des fichages policiers, délit de détention d'outils informatique, délit d'intention, inversion de la charge de la preuve...

Les premiers intéressés - auteurs, créateurs, consommateurs, internautes, gens d'en bas - sont eux à peine consultés, rarement entendus, jamais écoutés.

Il est temps de dire que nous entendons conserver le libre choix des machines et des logiciels que nous utilisons, des données que nous échangeons, de la musique que nous écoutons, de ce que nous consommons et partageons.

Que quoiqu'il arrive nous entendons rester libres de nous informer, d'exprimer nos critiques, nos opinions et nos mécontentements. Les lobbies se servent d'un gouvernement complaisant pour nous museler ? Mais il sera peut-être plus difficile qu'ils ne pensent de faire taire tous ceux qui, au jour le jour, sont les vrais acteurs de la production et de l'échange de contenus et de savoirs. Sur le Réseau comme ailleurs.

Informations et pétitions :
www.odebi.org
www.antilen.com
http://contrelalen.free.fr

Bonjour chez vous, Numéro 6 !

Présentation en 4 lignes :

- Histoire et fondement.
- Patrick McGoohan et la série.
- Problématique de la série, des sixties à nos jours / Portée sociologique et actualité.
- Conclusion et ouverture.

Le Prisonnier. La simple évocation du nom de cette mythique série d'espionnage anglaise des années soixante, fait réagir quiconque l'a déjà regardée. En bien, certains crient au génie, en adorent l'ambiance et la psychologie, ou en mal, en effet d'autres crient au kitsch et à l'intrigue trop embrouillée, trop confuse. Nous chez LyF, en tous cas, on adore !

Pour une raison inconnue, dans la première séquence du Prisonnier, on voit Patrick McGoohan, excédé, remettant sa lettre de démission des services secrets britanniques. Il rentre ensuite chez lui, dans Londres, au volant de sa Lotus Super Seven, sous un ciel

d'orage. Pendant qu'il fait sa valise (des brochures touristiques s'en échappent), un gaz blanc est pulvérisé au travers du trou de la serrure et il s'écroule, inconscient.

Il se réveille, apparemment dans le même appartement. Mais il s'approche de la fenêtre et découvre un petit Village (Harmony, dans la série, Portmeirion dans la vraie vie, lieu de villégiature pondu par un forcené, mordu d'architecture... Il est possible de le visiter et chaque année, des malades mentaux (ou fans en langage technique) viennent y rejouer des épisodes de la série) au style architectural bigarré et à l'ambiance de villégiature. Il s'aperçoit rapidement qu'il est dans un endroit des plus étranges ; enclavé entre mer et montagnes, il est impossible de passer des appels téléphoniques vers l'extérieur, les taxis n'assurent que la desserte locale, les cartes de l'endroit ne portent aucune indication géographique...

Si tout y est parfaitement charmant, gai et bariolé, le Village à une utilité funeste. Il est seulement peuplé de prisonniers, identifiés par un numéro et desquels on veut obtenir des informations (leurs moindres faits et gestes sont épiés par des caméras de surveillance et des micros). Un personnage étrange, le Numéro 2, semble commander ce village. Il dira bientôt au "Prisonnier" que son maître, le mystérieux N° 1, veut connaître les raisons sa démission. Qu'il restera ici le temps qu'il faudra, qu'il n'a plus de nom et qu'il est le "N° 6". Mais le Prisonnier refuse d'être brisé : refusant toute intégration, toute soumission, le N° 6 n'aura de cesse de chercher à s'échapper, luttant pour cela contre une communauté étouffante et entièrement sous la coupe du tout puissant et omniprésent pouvoir des dirigeants du Village. Le Prisonnier n'est pas un numéro, c'est un Homme Libre !

Début 1966, Patrick McGoohan jouait dans Destination Danger, mais la série l'ennuyait. Le producteur George Markstein lui propose alors de créer une nouvelle série, une histoire d'espionnage, où un agent démissionnaire est enlevé pour connaître les raison de sa démission. McGoohan accepte à la condition expresse de pouvoir s'investir pleinement dans la série. Il y tiendra à la fois le rôle titre, en sera le réalisateur, écrira certains épisodes et co-produira la série.

De plus, McGoohan est un personnage ouvert au monde qui l'entoure, donc ouvert aux problèmes et mutations de la société des sixties.

Comme il a, de fait, le contrôle quasi-total sur la série, il procèdera par allégories, presque par fable dans chacun des épisodes pour apposer son jugement. D'une simple série d'espionnage, il fera une oeuvre philosophique. La série propose plusieurs réflexions sur la liberté, la démocratie, l'individualisme, la société...

Le principal ressort de la série est la lutte d'un individu pour sa reconnaissance face à la société qui voudrait le fondre dans la masse et en faire un élément reproductible, remplaçable. Cette société, qui opprime l'individu et le traite comme un simple numéro c'est la société britannique des années soixante, du moins, la vision qu'en a Patrick McGoohan. La modernisation née de l'après-guerre bat son plein en Angleterre et si elle modifie radicalement les conditions de vie du peuple, elle permet aussi à l'establishment d'entamer son lent travail de sape : surveillance de l'individu (poussée a l'extrême comme dans le Prisonnier, elle fait penser au 1984 de George Orwell), mise en base de données des informations personnelles (un fait instigateur de la série est la volonté du gouvernement d'instaurer une carte d'identité sur laquelle figurerait le numéro de sécurité sociale du détenteur ! Fait impensable dans la culture anglo-saxonne), épanchement dans la culture "bon marché" et ses abus (la guimauve que diffuse sans arrêt la radio, telle celle qui rythme la vie des habitants du Village) ainsi que dans la bonne humeur communicative et forcée, toute empreinte de la vision maladivement optimiste des sixties (telle qu'on la retrouve dans le Meilleur des Mondes de Aldous Huxley).

En fait ce qui fait que cette série, malgré le kitsch des décors et des gimmicks (canotier, boule asphyxiante et grand bi en tête) reste d'une étonnante actualité, outre son essence philosophique, c'est surtout cette radicalité du discours, qui, si elle a pu dérouter à l'époque, est aujourd'hui plus vraie que jamais : l'individu en lutte contre une société qui au lieu de le reconnaître, le flique à tout va (Strasbourg et son nombre record de caméras), transforme la politique en concours de démagogie (82%...), anesthésie la populace grâce à la télé réalité, aux jeux télévisés et à la guimauve pré-vomie qui envahi les ondes FM (même le punk et le rap, éructation du malaise, du mal-être de la rue sont, paraît-il, devenus une affaire de minets avec du gel dans les cheveux !) … Et la liste des similitudes n'est pas exhaustive …

Pour finir, il reste à concéder que cette œuvre reste bien mystérieuse sur de nombreux points (ce qui la rend encore plus fascinante), et notamment sa conclusion en deux parties, très psychédéliques, qui si elle voit le numéro 6 redevenir un "homme libre", le force également à combattre ce qu'il a de plus mauvais en lui (lutte contre le numéro 1/ numéro 6). La dernière séquence de la série, après une fuite échevelée vers la liberté, pleine d'espoir, propose aussi que le héros restera détenu à vie et que le Village est en fait à échelle globale. Étrange allégorie tout à fait en adéquation avec les préoccupations et les luttes actuelles. Aller, j'arrête de vous embêter, au revoir, et … bonjour chez vous !

Bougl feat. BigBen. Vs. Kronembourg™

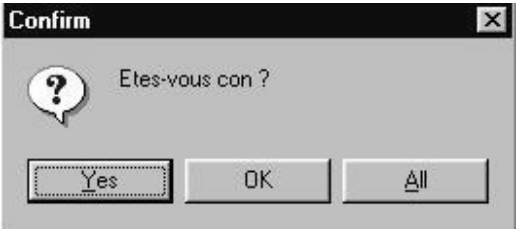
Informations tirées du site du Rôdeur (http://www.leprisonnier.net/) ainsi que d'autres sites de fans de la série ; et complétées par la connaissance encyclopédique du sujet du camarade Bougl.

Initiation Théorique à l' Alternative Informatique

Petite présentation ... Le camarade Ced est le pillier de la Section Seine et Marne de l'ICO. Et malheureusement pour vous, en féru d'informatique, il a vraiment plein de choses à nous dire. Quand on parle de la LEN, on en voit les alternatives ... On lui laisse la parole, mais déjà avec un titre comme ça c'est mal barré !
"Il y a 10 types de personnes, ceux qui comprennent cette blague et les autres !"

Lorsqu'on parle d'informatique aujourd'hui, on touche du doigt l'un des domaines qui a le plus évolué durant ces 20 dernières années, de part ses capacités, mais aussi de part son importance dans notre société « occidentale » actuelle. L'informatique constitue un outil de premier ordre dans différents domaines d'activités tels que la communication, la culture, les loisirs, l'éducation, la recherche et bien sûr le travail. On assiste donc à une généralisation de l'emploi de l'ordinateur dans notre quotidien à tous les niveaux de la société. Cette évolution rapide n'a pas été sans conséquence au niveau des droits des utilisateurs que nous sommes, aussi bien en terme de libertés individuelles mais aussi collectives (on peut prendre pour exemple ce qui se passe actuellement au niveau des brevets en Europe, ou encore les lois liberticides lancées pour le net, etc...). De ce fait, au vu de sa place considérable prise dans la vie de tous les jours, et ceci dans tous les secteurs précités, il paraît difficile aujourd'hui de pouvoir s'en passer. Ce qui permet de mettre en évidence un facteur important, particulièrement en ce moment, et source de lutte acharnée, que constitue le contrôle de l'objet informatique (malgrè l'ignorance totale d'une grosse partie du public de cette situation). Expliquant ainsi l'intérêt qu'ont les grosses multinationales et autres organes gouvernementaux de contrôler cet outil indispensable à l'humain d'aujourd'hui.

Même s'il est difficile de caractériser en quelques lignes tout ce qui fait l'informatique aujourd'hui. Le but ici n'est pas de faire une thèse détaillée sur les tenants et les aboutissants de l'informatique, mais plutôt de mettre en lumière un aspect peut connu et souvent occulté qu'on pourrait appeler l'informatique militant. Par militantisme j'entends aussi bien au niveau du logiciel libre que de l'hébergeur internet indépendant par exemple, de rendre son statut initial et primordial à l'informatique, d'outil qui sert l'humain et non qui l'asservit. Ce type de travail est défini par des éléments très simples, qui vont de la manière dont on se sert de l'informatique, aux moyens formels que l'on peut utiliser pour travailler dans ce domaine. Il est important de développer cet esprit de lutte, aussi dans ce domaine, car il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit d'un combat légitime et nécessaire dans lequel on dispose d'armes performantes mais aussi fragiles, qu'il faut défendre et savoir utiliser.



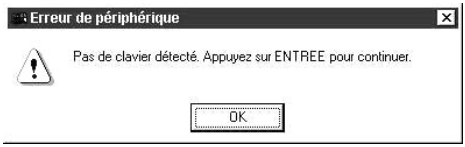
Tout d'abord on va se proposer de décrire un peu la situation actuelle du domaine dans le circuit éducationnel et celui de la consommation. Puis on va déterminer ce qui est proposé comme une alternative aujourd'hui, à l'informatique actuelle.

Sans rentrer dans les détails, que peut-on observer de nos jours, d'un point de vue totalement superficiel et presque ignorant sur la chose ? A quoi assistons-nous ? Tout d'abord on assiste à un certain monopole de Microsoft. Un marché cadenassé, une présence en grands magasins qui donne accès à des logiciels sous

formes de produits de grande consommation, bêtification de l'utilisation, une apparente multiplication des offres et une généralisation de la présence d'ordinateur dans les foyers (ou du moins leur accès en a été facilité).
On peut s'interroger sur le pourquoi du comment de tel phénomène. Tout d'abord ce qui prévaut dans cet état des lieux c'est le statut de monopole de Microsoft et plus particulièrement de ses logiciels, auxquels pourtant il y a une alternative, et de quoi en découle presque de tout le reste.
Pour expliciter un peu plus, je vais prendre le cas mon expérience personnelle.

Lorsque j'ai réellement commencé à toucher du doigt l'informatique, j'étais persuadé qu'il n'existait qu'un seul système d'exploitation valable ou viable (au choix), Windows, et pour cause c'était le seul que je connaissais. Plus tard, mon parcours m'a amené à rencontrer à la fac un autre type de travail possible avec mon ordinateur, une autre voie, une autre alternative. Ce n'est qu'à cette époque que j'ai découvert Linux (on reviendra dessus plus tard), FreeBSD, et autres joyeusetés. Mais au final, que constater si ce n'est que de temps perdu ! Tout ceci m'a amené à réfléchir pourquoi toute cette perte de temps, pourquoi cette ignorance ? Et puis tout me parut clair, j'avais l'esprit contaminé, pollué par un sentiment bienveillant qui me disait "ferme les yeux et suis le chemin tout tracé que te propose les marchands de logiciels propriétaires"... Bouh, ça fait presque peur ! Une sorte d'opium du peuple revisitée. Tout ceci est raconté de façon un peu naïve, mais remettons nous dans le contexte, un jeune étudiant qui arrive à la fac pour faire de l'informatique et qui n'a même pas conscience des autres outils à sa disposition dans le domaine du travail qu'il a choisi. Ceci pose le problème de la représentation des alternatives possibles, rien n'est fait pour montrer que d'autre choix sont possibles. On s'aperçoit donc du manque d'informations mises à disposition de l'utilisateur lambda. Ce qui est le plus grave, c'est que lors de mon parcours scolaire tout ceci a été occulté.

J'ai été, si on peut dire, formaté à consommer Windows, un peu comme ces écoles américaines subventionnées par coca et autre produit de masse, afin de produire de



gentils obèses addicts à la boisson sucrée. Biensûr, la réalité n'est pas aussi vraie en France, mais le fait de vendre par exemple des jeux vidéos qui ne sont utilisables que sous les systèmes Windows contribue à favoriser l'emploi de produit Microsoft, qui au passage interdit à ses partenaires tout rapprochement avec d'autre système d'exploitation. Ainsi je vous mets au défi de trouver dans un grand magasin un jeu pour Linux de ce fait.
Mais en règle générale qui sont ces marchands de codes propriétaires? Et qu'est ce qu'un logiciel propriétaire? Doucement jeune jedi charcutier (ICO en force!), laisse-moi te conter l'histoire de gros Bill et ses fenêtres ...

Le logiciel propriétaire est un logiciel qui n'est ni libre, ni semi-libre. Son utilisation, sa redistribution ou sa modification sont interdites, ou exigent une autorisation spécifique, ou sont tellement restreintes que vous ne pouvez en fait pas le faire librement.

L'exemple de logiciel propriétaire le plus connu et le plus parlant reste quand même celui de Microsoft.
Pourquoi parle-t-on tout le temps de Windows et plus généralement de Microsoft comme l'exemple le plus parfait de privateur de liberté ? Tout simplement parce que c'est le plus grand et aussi le plus flagrant. Mais ne nous leurrons pas, ce ne sont pas les seuls. Car si les autres les compagnies ne touchent pas plus de monde, ce n'est pas faute d'essayer.
Le fait est que tout est fait pour occulter une alternative, Windows pratique les contrats exclusifs avec les constructeurs de machines pour qu'ils installent par exemple d'office leur OS, qu'il empêche la divulgation de ces codes sources pour empêcher les adaptations à son système de certains logiciels, et les exemples sont nombreux (on y reviendra dessus peut être en détail dans un autre numéro notamment au niveau de son procès anti-trust, de son grand chef et sa politique).

Maintenant qu'on a à peu près identifié le problème, il est temps de parler des possibilités annexes à tout ça et qui deviendront standard d'ici peu, alors ne ratez pas le train de la révolution,

comme certains aiment à le dire ...
C'est donc lorsqu'on cherche cette fameuse alternative qu'on en arrive à découvrir petit à petit la notion de logiciel libre (bon là je fais peut être gagner du temps à certains) qui est en fait la base de ce que j'appelle l'informatique militant, et qui est comme vous l'aurez remarqué le contraire du logiciel propriétaire.

Qu'est ce que le libre? Pour définir ce qu'est le logiciel libre, je vais reprendre l'exemple que l'on peut trouver auprès de Free Software Foundation (FSF) et de l'un des créateurs les plus connus du mouvement du logiciel libre Richard Stallman (la FSF sera probablement un autre sujet d'article à lui tout seul, mais j'invite d'ores et déjà, cher ami lecteur à consulter la page web suivante 1.).

"Imaginez que vous vous trouviez dans un restaurant et que vous mangiez un excellent repas. Peut-être aurez vous l'envie de le cuisiner le lendemain chez vous pour vos amis ?
C'est impossible, car vous n'avez pas la recette du plat. Vous pouvez toujours le manger dans le restaurant, mais même si vous connaissez le goût, vous ne savez pas comment le reproduire.
En informatique, c'est la même chose avec un logiciel. La plupart des logiciels sont distribués sans leur recette, et il est interdit d'essayer de comprendre leur fonctionnement (on parle dans ce cas d'un logiciel propriétaire). Il est interdit de les partager avec vos amis, et il est interdit d'essayer de les modifier pour les adapter à vos besoins.
En revanche, un logiciel libre vous garantit plusieurs libertés :
La liberté d'utiliser le logiciel, pour quelque usage que ce soit (liberté 0).
La liberté d'étudier le fonctionnement du programme, et de l'adapter à vos propres besoins (liberté 1). L'accès au code source est une condition pour tout ceci.
La liberté de redistribuer des copies de façon à pouvoir aider votre voisin (liberté 2).
La liberté d'améliorer le programme, et de diffuser vos améliorations au public, de façon à ce que l'ensemble de la communauté en tire avantage (liberté 3). L'accès au code source est une condition pour tout ceci.
Avec un logiciel libre, vous avez le plat, la recette, le droit de redistribuer (ou de vendre) le plat, la recette, et même de la modifier."

Tout ceci paraît évident mais concrètement comment cela se traduit dans la vie de tous les jours.

Mon écran en rouge et noir.
Lorsque j'ai décidé de dépolluer mon esprit. Aussi bien dans ma tête que dans ma machine, je me suis amené à me demander, quels logiciels j'avais absolument besoin sur mon ordinateur, quels étaient ceux dont j'avais absolument besoin pour travailler et qui me ferait refuser d'utiliser autre chose que Windows? Ça c'est une bonne question! Alors je réfléchis, je cherche, je saute sur les jeux, soyons sérieux deux secondes ... Mmmmh disons il me faut un bon traitement de texte, ah oui ça c'est important ! Un compilateur, blabla ... Ainsi pour chaque logiciel dont j'avais besoin, j'ai cherché une équivalence dans le monde du libre, et j'ai trouvé à chaque fois une réponse qui correspondait à mes besoins. Plus généralement, on trouve dans ce genre d'exemple, les cas suivants :
- pour un traitement de texte / tableur tel que *Office*, on a dans le libre *OpenOffice*.
- pour la retouche d'image tel que *Photoshop*, on a dans le libre *The Gimp*.
-pour la navigation sur internet tel que *Internet Explorer*, on a dans le libre *Mozilla*.
Avec à chaque fois des résultats équivalents voire supérieurs aux logiciels propriétaires, dû à l'énorme activité et réactivité de la communauté du libre.

Le conseil du chef, pour commencer à se familiariser avec le logiciel libre et constater par vous même de leur puissance il existe plusieurs méthodes. Il est sûr qu'il est difficile de convaincre tout le monde de franchir le pas surtout si vous êtes entièrement satisfait de votre système actuel, mais je vous invite tout de même à essayer et après de faire votre choix. Pour cela je préconise le "passage en douceur" (copyleft;o)), comme par exemple installer des logiciels libres adaptés pour votre windows(framasoftest pour cela une vraie mine de logiciels),

ou pour les plus aventuriers et téméraires d'essayer le live cd, (le live est un système amorçable depuis votre cd rom et qui n'installe rien sur votre machine et qui vous permet de tester un environnement GNU/Linux sur votre machine) comme par exemple les plus connu Knoppix ou encore Demolinux(2.)...
Et puis au final pourquoi ne pas franchir le pas.

En conclusion, il faut bien se rendre compte que je n'ai abordé ici qu'un côté du militantisme informatique (j'aurai d'ailleurs l'occasion dans de prochain numéros d'en aborder d'autres), je ne prétends pas avoir tout explicité sur la question mais espère sincèrement avoir posé les bases d'une interrogation pour chacun qui voudrait être, aussi à ce niveau, en phase avec ces principes de liberté et de changement de société.
Et ce sera tout pour cette fois car je reviendrai jeune skin saucisse car l'histoire n'est pas finie, elle ne fait que commencer ...

1.http://www.gnu.org/home.fr.html & http://www.fsfeurope.org/index.fr.html
2.Voir les liens indiqués sur le redforum dans la section lien informatique.

U-ZINES ... C'est quoi donc ?

Entrée en la matière : "un(e) utilisateur(trice) du RedMachin (Kiwi), commence une fanzinothèque virtuelle. Comme je suis le chef, j'ai décidé qu'on était d'accord pour lui envoyer une copie de numéros de LyF. Des questions ? Bon, c'est parti". Bougl.

Monsieur "X" a direct été mis au boulot pour écrire une sorte d'introduction au site ...
"Tu veux pas écrire un édito pour U-Zines ?"
Voilà comment j'en suis arrivé là. La hard discounteuse de la fanzinothèque virtuelle venait de me demander un truc balèze. Ecrire sur une fanzinothèque virtuelle. Mince, je ne suis déjà pas fort pour vendre les yaourts, me dis-je dans mon moi-même intérieur, mais les trucs qui se mangent pas, alors là ! Comment vais-je m'y prendre.
« Achetez U-zines, en kiosque tous les… », merde non.
Lançons-nous. U-Zines est un site destiné à diffuser, gratuitement, et sans contraintes, des fanzines des toutes sortes et de tous horizons (à condition de garder une certaine éthique et, bien entendu, d'être clairement antifa). Cet outil, fruit d'un cerveau de kiwi en ébullition, n'est pas restrictif. On y trouve pour l'instant peu de choses, mais il devrait s'enrichir assez rapidement de nouvelles contributions, récentes, et plus anciennes. Le site devrait lui aussi évoluer à la vitesse d'un supersonique au galop. Avis aux amateurs. Il y a tant à faire et tant à mettre, au boulot !!!

Et pour les droguéEs des forums, ou tout simplement ceux qui y voient un intérêt, voilà la cerise sur le kiwi, le FORUM U-ZINES, 5 4 3 2 1 ... Postez !

Portail francophone des fanzines, le but est de permettre une diffusion maximale et aisée de vos oeuvres et créations en termes de fanzines initialement disponibles au format papier.

Et ce forum s'ajoute naturellement au site afin de permettre à chacun d'échanger les bons plans, les suggestions, les conseils et les aides à propos de la réalisation, diffusion et la pérénité de vos fanzines. Ce projet deviendra ce que vous en ferez... ENJOY !!!
-- Kiwi --

Chroniques Zines. Rudejules

C'est arrivé près de chez vous # 3 -

mars / avril 2004 (Prix Libre)

Il sont fous ces gens du SCALP Versailles ! Ils attaquent le chateau au cocktail ... Auraient-ils consommé trop de victuailles charcutières et houblonnées ? Petit zine feuille d'info antifasciste et internationaliste ... Adhérente à l'Internationale Charcutière Outillée ! Chronique 100% copinage donc ! Je les laisse parler alors : "Toujours aussi motivés, toujours aussi dégoutés, on apprécie, on critique, on gueule. Bref, on ne fait pas de cadeaux et on nous le rend bien. (...) Soyons solidaires, soyons fêtards, soyons libertaires, soyons ANAR !!!". De la déconne, de la zique, de la politique, on a l'essentiel pour un bon début qui demande qu'à se péréniser

http://scalp_versailles.ouvaton.org/

KANGOUROU ZINE -

Trentaine de pages A4, 2€50 PC

Le concert de Limoges en février 2004 aura été une super occasion ... De se faire chier pendant LSD, de faire le con avec l'ISS, de mettre des têtes sur des internautes (pas des têtes à des internautes attention hein) et puis d'échanger des bières, des autocollants, des disques contre tout objet ayant une valeur monnayable (LyF, mon corps, par exemple) ... Et de faire connaissance avec Pascal.

"RJ : Pascal, possèdes-tu l'intégrale de LyF ?

P : non ... Gasp ...

RJ : ben c'est maintenant chose faite. Ca fera 2 bières.

P : ...

RJ : quoi c'est toi Kangourou ?

P : non moi c'est Pascal".

Alors voyons voir. 63 : le Puy-de-Dome. Ses volcans, ses pneus et le zine Kangourou. J'ai entre les mains à ce moment même les # 16 et # 18, et c'est pas évident de taper en même temps. On retrouve ici tout ce qui fait un bon petit zine complet : interviews, chroniques de zines skeuds et concerts, news ... Son irremplaçable pagination à la main et ses innimitables coups de marqueur. DIY rules. Le ton général sans etre politisé à outrance, donne la couleur. Même si y figurent encore trop de groupes, qui outre être mauvais musicalement, vont bouffer à tous les rateliers, du moment que le polo a des lauriers et que le cheveu est court. Parfois un peu trop consensuel aussi mais bon on va pas faire le pinailleur là-dessus hein ? De mon côté je vois un peu trop de "spirit of 69" par ci et de "unité punk & skin" par là. Pascal serait-il un brin nostalgique des années 80 ? Pour conclure je salue quand même la pérénité du zine, apparemment le # 20 vient de sortir. Allez, on commande, car c'est super complet.

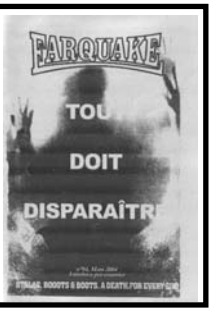
Contact : BRULE Pascal, HLM Gandaillat, Bat. 3, 63370 LEMPDES - brule.pascal@free.fr

Il y a même une ébauche de **webzine :** http://www.webzinemaker.com/kangourouzine

EARQUAKE # 84 - Mars 2004, 24 PAGES A5, 3 timbres

En fait là, je suis vachement partagé. Ben ouais je suis en train de feuilleter le # 38 de Earquake. Il date de février 95 ... Soit je fais le con et je le chronique, soit je m'occupe du # 84. Ben ouais parce mis à part peut-être la police qui a changé et quelques autres petits détails, ben c'est le même. En fait Fred, c'est une feignasse ! Il n'a qu'une seule maquette et il change juste les noms des groupes et les dates de concerts. Le félon !

Aller, zou. Le # 84, c'est la cuvée "Tout doit disparaître". Diantre. Je sauvegarde vite alors et je fais une triple copie sur CD. A coup sûr il pratique des cultes voodoo bizarres du fin fond de ses Vosges, pour faire disparaître ceux dont il parle. STALAG.



Merde ce bon vieux groupe punk des early 80's -yeahhh- a justement disparu. Sueur froide. Je file me cacher sous le canapé. J'ai peur, je ne veux pas que cette longue et passionante interviou se volatilise. Stalag ne se reformera pas, mais les projets sont encore là (compil posthume) et les CD toujours dispos (" Meilleurs Vivants (live)" et "20 ans (demo + studio)", 12 € PC pièce chez Vincent "Tungstène" Simonacci, 3 rue Alfred Couillard, 92110 CLICHY. Contacts : thierrytuborg@aol.com, vincentsimonacci@wanadoo.fr). Par contre le groupe malaysien ROOTS & BOOTS, lui pourrait tout à fait disparaître. Quand je lis qu'ils conçoivent qu'un mouvement "politique" comme le White Power puisse exister, je me contrefous de se qu'ils peuvent jouer. De la oi, apolitique ? Ben voyons.
Aller pour finir sur une touche positive, j'ai trouvé dans ce # d'Earquake, le titre-compil du mois ! "Let Them Eat Sauerkraut" En fait vu que c'est de saison le mariage homo, on mélange ici les langues de Shakespeare et de Goethe, pour nous donner un magistral, "Laisser leur bouffer de la choucroute". Ca ne s'invente pas. Et je suis conquis. Fred, grand fou va.
Contact : Frédéric LECA, 55 rue St Jean, 88300 NEUFCHATEAU - earquake@hotmail.com

POLITBUROI # 4 - 28 pages A5, prix libre.

Au début ça devait être une chronique collective. Pour diverses raisons, finalement je m'en charge. Inspiration profonde, je mange des gommes au huiles essentielles de menthe et au suc de réglisse. Waaa c'est fort ce truc. D'entrée, on sait que ça sera bien rouge et houblonné à souhait, bretonnisant de surcroît, et que ça me dégagera les bronches. Le *Red Aktion Skinhead, Commando Fanzinesque Nantais*, ne se prend pas au sérieux. Ca déconne bien, ça fout en l'air pas mal de prérogatives du socialisme triomphant. Bon ça se gâte quand ils commencent à tenter de nous bretonniser la vue. Comme disait un co-rédacteur, après Alsace d'Abord dans nos contrées, on a ici l'avant garde éclairée de Bretagne d'Abord. De l'IRA à la Celtie en passant par "la Bretagne, une nation à libérer", on a droit à la totale. Ayant un passif basquisant, je comprends la chose et cet attachement culturel. Et je sais aussi que la position est difficile à tenir. Mais là, vous y êtes allés bourrin ! Pas de concessions, c'est aussi ça qui fait le charme. Les rubriques habituelles sont là, avec quelques délires en prime ! De qui se moque-t-on ? Je vous l'demande ! En tout cas la porte de l'ICO vous est ouverte, on met les bières au frais ! Oi !
Contact : Politburoi, 233 Boulevard Robert Schuman, 44300 NANTES (Breizhgrumpfffff)

ROCK'n'ROOTS # 4 - 70 pages A5 env. 1€ ou 2€ PC

Point positif : 1€ pour 68 pages, c'est plus intéressant que 68€ pour l'unique page du #1. Vous noterez que Reno n'est vraiment pas photogénique et qu'il s'obstine à se montrer en couv'. C'est ça le culte de la personnalité. Rudejules écrit parfois dedans. C'est donc foncièrement un bon zine. Bougl lui n'est pas dans les remerciements. Un recommandé avec AR part à cet instant même. Le contenu des 3 premiers numéros est très éclectique : on va de Pustule l'Ardéchois(anarcho-porte nawak) aux Astrozombies (Psychobilly), en passant par du reggae ou l'inévitable Brigada qui fleure bon l'savon, des jeunes parisiens-qui-n'en-veulent. Chroniques fournies et à-varier, interviews, zines, BD... C'est tassé et bien fourni. Bref, un bon panorama de la scène locale et d'ailleurs. Aller faire un tour sur le site s'avère indispensable. Là aussi, du bon boulot. Bien sûr, je ne pouvais pas laisser passer quelques groupes ou personnes, chroniqués ou interviewés, avec lesquels éthiquement ou personnellement, je ne peux pas. Les raclures resteront raclures. Point. Reno est grand, il sait ce qu'il fait, et j'ai de toutes façon déjà eu des discussions avec lui. En espérant que le zine dure plus qu' Attentat Grotesque, son ancienne production (11# en 1 an je crois), commandez-moi vite ce R'n'R # 4 ! Il vient de sortir. En plus il fleure bon les knacks !
Contact : ROCK'n'ROOTS c/o Renaud VIOLET, 4 rue Gounod, 67000 STRASBOURG
Site : http://rnr.chez.tiscali.fr/ Mail : rootsnrocker@yahoo.fr

GIG REPORT

JAMAICA ALL STARS + TRIBUMAN PROJECT

La Laiterie, 21 février 2004

L'ambiance était studieuse ce soir-là à la Laiterie, où on a pu assister à un cours magistral d'histoire de la musique jamaïcaine assuré par les doyens de l'Alpha Boy School, vénérable institution de Kingston qui a formé des musiciens parmi les plus influents dont Johnny Moore, Justin Hinds, Skully Simms et Sparrow Martin a.k.a. les Jamaica All Stars. En préambule, les Tribuman Project étaient chargés de nous présenter un exposé sur le même sujet…

Alors ce soir là, malgré le public varié (des djeun's avec dreadlocks, des moins jeunes, des franchement moins jeunes franchement moins chevelus et une poignée de tondu(e)s), pas une tête connue dans la place. Je prends donc mon mal en patience et décide d'aller compter les lumières au plafond de la salle, occupation que je ne saurais que conseiller aux insomniaques, quand un bruit se fait entendre dans le hall…Fichtre ! Les Tribuman Project font littéralement une entrée en fanfare (je cherche en vain les majorettes), incitant les cancres qui bavardaient encore dans le couloir à les suivre dans l'amphi. Arrivé sur l'estrade, le groupe (basse, batterie, guitare, clavier, sax, clarinette, flûte traversière, trompette et un tas de petits instruments divers et variés qui sont pas dans mes manuels) nous livre une musique aux forts accents jamaicains sixties (ska, rocksteady, reggae) avec chant…ragga (bon là, je vous laisse apprécier personnellement l'intéret de la fusion des genres, moi c'est pas trop ma tasse de thé...). A noter une reprise de Doreen Shaeffer (Try a little smile), toujours ponctuée par le chant ragga (franchement, là c'était dispensable !). D'accord, je manque d'ouverture d'esprit, mais la fusion de deux styles (historiquement distincts de surcroît) n'a que très rarement eu grâce à mes oreilles. Mais objectivement, il faut bien avouer que les Tribumen (& woman) maîtrisent leur sujet et leurs nombreux instruments, et ils ont réussi à juste titre à enthousiasmer le public. Au final, un groupe de scène original et plutôt doué. Affaire à suivre…

Les Jamaica All Stars ont pour mission de faire découvrir les différents courants musicaux qui ont fait danser la jeunesse de Kingston et d'ailleurs depuis les années cinquante jusqu'à nos jours, et ce *par tous les moyens nécessaires* : concerts, film documentaire, participation à des conférences de presse et à des initiatives locales (semaine jamaicaine de Bourgoin-Jallieu, fête de la choucroute de Krautergersheim (nan, là je déconne, c'était pour voir si vous suiviez !)), ainsi, en introduction à leur prestation scénique, on a eu droit à la projection d'un film retraçant leur tournée française, documentaire d'un intérêt relatif quant à l'histoire de la musique jamaicaine (il faut dire que j'attendais la diffusion du documentaire Portraits of jamaican music, avec des interviews de grands

noms du reggae, images d'archives inédites et tout l'toutim…tant pis !), mais il nous donnait le point de vue de nos illustres vétérans sur l'attrait que suscite leur culture dans nos froides contrées, et accessoirement sur l'évolution de la violence dans les rues de Kingston. (On a quand même entendu le public de la Laiterie applaudir à deux mains (d'accord, c'est plus pratique) au moment où Skully Simms déplorait une recrudescence de la violence dans la plupart des grandes métropoles (OK Nicolas tu te caches où ?!). Politique sécuritaire, quand tu nous tiens…)

Si l'aura d'un artiste pouvait se mesurer à sa manière de se faire désirer, l'attentomètre des Jamaica All Stars aurait atteint des sommets ce samedi soir. Quand d'ordinaire les derniers pochtrons se meuvent sans hâte au son des dernières mesures du premier morceau, ce soir là, la salle était bondée une demie heure (facile !) avant que le premier accord ne soit skanké, et chaque apparition d'une silhouette informe dans la pénombre du fond de la scène était acclamée

par un tonnerre de sifflements. Ben ouais quoi, dans Jamaica All Stars y'a stars.
Entrent enfin en scène le groupe tant attendu, composé des quatre figures emblématiquesde l'Alpha Boys School citée plus haut. Le reste du groupe, plus jeune, est également issu de la fameuse école (à la batterie, on retrouve notamment Jerome Hinds, fils de Justin). Les All Stars nous livrent alors un set aux allures de cours d'histoire, enchaînant les différents styles ayant jalonné la musique de l'île, dans l'ordre : calypso, mento, boogie, ska, rocksteady et reggae avec de véritables morceaux d'anthologie (Carry go bring home, Simmer down, Rocksteady, Revolution rock (hommage avoué aux Clash)…) et quelques compos personnelles. On comprend vite le potentiel du groupe qui ne lésine pas sur les artifices pour faire monter la sauce. Et vas-y que je t'interrompe le morceau après l'intro pour repartir de plus belle, et vas-y que j' t'accélère le rythme de batterie (dancehall stylee) au milieu du titre. Un peu plus et ça en devenait pénible... Justin Hinds et Sparrow Martin se partagent le micro et quand il

ne chante pas, Sparrow Martin mime les morceaux ou nous montre des pas de danse et ponctue le concert avec ses « are you reeeaaaady ?!!! ». Skully Simms, aveugle depuis l'âge de 50 ans, brave son handicap et son âge avancé, en se levant de temps à autre pour nous faire des pas de danse endiablée, et lui-même ponctue la prestation par des « ça vaaaa ?! » en français dans le texte. Nos vétérans sont de véritables showmen et l'ambiance est très chaude. Après le deuxième rappel, on débranche les amplis et nos stars se livrent à une séance de serrage de pinces et d'autographes. Voilà, faut rentrer maintenant, retour à la vraie vie, le choc thermique va être rude...

Olivier

L'ALPHA BOYS SCHOOL

Fondée vers 1880, l'Alpha Boys' School de Kingston, a formé les plus grands musiciens de Jamaïque, dont (entre autres) Johnny Moore, Rico Rodriguez, Tommy McCook, Don Drummond, mais aussi Yellowman et Beenie Man. Cette école catholique romaine a été fondée pour accueillir des orphelins et des délinquants, de toutes confessions religieuses (l'Ecole Alpha pour Garçons a fini par s'ouvrir à la mixité). Les pensionnaires sont encadréEs par des nonnes, dont la célèbre soeur Ignatius, récemment décédée, après avoir cotoyé les plus grands (l'histoire ne dit pas si elle a tiré les oreilles de Don Drummond, ou confisqué les revues porno de Yellowman). La fanfare de l'école, ou Alpha boys' Band a débuté en 1894, avec percussions et fifres (flûte traversière). Une quinzaine d'années plus tard la section cuivres s'est peu à peu étoffée. Avec une formation d'une rigueur quasi militaire au sein de la fanfare, mais aussi l'étude de compositeurs classiques comme Bach, Verdi ou Wagner et une ouverture sur les sonorités contemporaines (l'école abritait déjà un sound system dans les années 60), les musiciens issus de l'Alpha ont été un apport incontestable à la musique jamaïcaine.

Sparrow Martin des JAS est à l'heure actuelle le directeur musical de l'école.

MODE : les régimes de l'été

Beaucoup de gens se moquent des magazines féminins et des régimes à la con pour porter le maillot sans bourrelets. L'occasion rêvée pour des mannequins anorexiques d'exhiber leur côtes sans complexes. Et en prétendant que ce look « Sahel sécheresse Stylee » est uniquement le fruit d'une soupe miracle, de quelques petits exercices quotidiens (écraser sa clope d'une seule main), d'une séance de yoga, d'acuponcture électronique et que sais je encore.

Cet aspect des choses, purement sexiste, ne pouvait échapper à Lucha Y Fiesta, le magazine 100% à gauche de la révolution en maillot.

Spontanément, toute l'équipe rédactionnelle de Lucha Y Fiesta s'est bruyamment confessée en matière de stratégie minceur.

Voici le fruit (sans matière grasse) de cette introspection.

BIGBEN avale exactement 75 kg de choucroute par jour dans les proportions suivantes :

25 le matin, 25 le midi, 25 le soir. Naturellement, il lui arrive de se permettre quelques douceurs, on est pas des stakhanovistes non plus. Mais, là encore, il est très raisonnable. Il n'achète ses bretzels que par sac de 10 kg.

LOOKSMART pratique avec acharnement le rugby. Et crois moi, quand un coup de crampon vient de réduire à néant 30 ans de travail dentaire, tu penses moins à manger. Et la prochaine fois tu courras plus vite mon gars. En attendant tu me refais une trentaine de tour de terrain.

BOUGL ne se nourrit que de tabac et de houblon.. Ceci explique sa silhouette de coucou-qui-à-la-chiasse, sa démarche de marin et son teint de gothic.

RUDEJULES mange comme un cochon, boit comme un porc, et pète comme un goret. Mais alors ? Il doit être énorme ? Pas du tout, car il porte en permanence « la casquette de l'ouvrier des années trente ». Ce couvre chef magique, dont les propriétés thérapeutiques ne sont plus à prouver, assure santé, sveltesse, chance au jeu, et des calembours de qualité.

OLIVIER se nourrit tout à fait normalement. Mais il vit dans un état de stress permanent, peu propice à la prise de poids. Dessiner pour Lucha Y Fiesta est un sacerdoce, c'est tout. D'ailleurs t'es à la bourre mon gars.

JERÔME se lève le matin à 4h00. Après avoir avalé sommairement un bol de gruau tiède, il part faire un petit footing de 30 km. Ensuite direction le bassin d'entraînement, où il fait 45 km à l'aviron. Ce qui lui laisse à peine le temps de suer pendant 3 heures dans une salle de musculation à pousser de la fonte (16 tonnes en moyenne). L'échauffement terminé, les choses sérieuses vont pouvoir commencer.

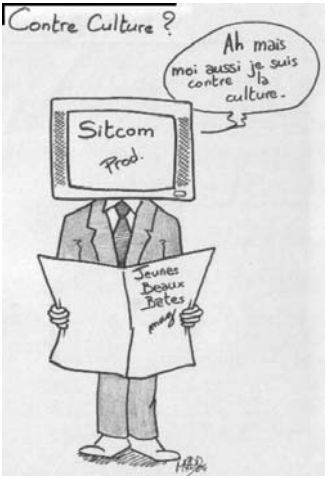
Ici le rédacteur est pris d'un malaise et doit être évacué. Les médecins diagnostiqueront un état d'épuisement avancé.

C'était le Dr Bougl.

La prochaine fois, comment s'épiler les poils de nez.

Bonjour à Louise-la-Nouille, qui réclame à cors et à cris la création d'un Lucha Y Fiesta Madame. Un peu de patience, on est sur la bonne voie.

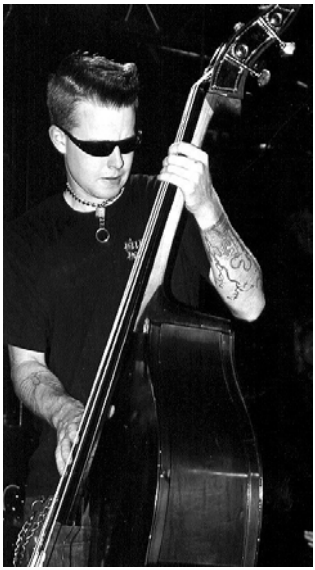
EN ROUGE ET NOIR...



LES CHAT ET CHATTES ONT PLEBICITE LYF #48, dans leur bulletin mensuel des félinEs lecteurs et lectrices de fanzines. (Louise est consentante sur la photo et elle ronronne, après elle va aller manger des croquettes et faire la sieste).

PSYCHOBILLY STORY

Dans la série « Connaissance du sous-monde », aujourd'hui :



Et oui, il était tard encore ce vendredi soir et dans la cuisine de Bougl, on commençait à voir , épars, les cadavres d'un bon nombres de trois-quarts, tombés pour la grandeur du fanzinat. Au détour de la conversation, v'la mon Bougl qui me lance : « c'est comme les pych', d'où qui viennent eux !? Y'a eu une génération spontanée à la base ou ils ont débarqués de la planète Zorch !? ». Moi, légèrement fatigué, je bafouille et raconte vaguement les trois anecdotes que je maîtrise sur les Meteors … Bah du coup, pan, le Politburo, dans son écrasante mansuétude m'a collé une copie à faire sur le sujet ! Nous voila à deux doigts de l'autocritique publique !

Alors reprenons, par le commencement, j'ouvre mon grand livre des cultures urbaines et que lis-je :

Psychobilly n. m., de l'anglais, voir aussi cowpunk : Ce terme désigne un type de musique, les groupes qui la joue et leurs fans. Cette musique est issue du croisement improbable entre le Punk Rock, le Rockabilly et l'imagerie des films de série Z, tel que défini par le groupe fondateur : The Meteors. Les Psychobillies sont associés à leur look, boots coquées, jeans bleachés ou déchirés et surtout à leur « tremplin » (ou quiff en anglais) sorte de compromis capillaire entre la banane des Rockies et la crête des Punks.

Ouai, ça m'aide pas tout ça … Ah, y'a un article de Ted Polhemus, tiré de son bouquin « Streetstyle », ça va p'tet nous éclairer un peu plus :

« Au premier abord, il est dur d'imaginer un mélange plus improbable que celui du Punk et du Rockabilly, mais les Psychobillies ont fait une vertu d'une telle apparente incompatibilité. Au bien nommé Klub Foot, le rendez-vous dans le West London ou les Psychobillies se regroupèrent pour la première fois comme uns sous-culture, leur fusion d'Americana fifties et de Punk 77 semblait à la fois évidente et inévitable.

Pour comprendre cette connexion, on doit oublier la douce sentimentalité qui, à la fin, caractérisait tout le Rockabilly (comme Elvis chantant sur les ours en peluche - Teddy Bear - à Vegas) pour revenir au grondement coléreux et licencieux des premières années. De ce point de vue, il est clair que le gros beat, la sexualité explicite, la course au style, à la sophistication et les bananes gominées des premiers Rockab' étaient en phase avec la rébellion originelle et la fierté de l'esprit Punk. Les Punks ont simplement ajouté un « extrémisme stylistique », un coté androgyne et un fétichisme trashy qui n'auraient pas été concevable à Memphis au milieu des années cinquante. Le dénominateur commun est l'énergie rock & roll dans sa forme la plus pure.

Bien que la musique et le style louche du groupe post-Punk américain The Cramps fut clairement une source d'inspiration , le premier groupe garanti 100 % Psychobilly fut The Meteors, ils se format dans le South London en 1980. Constitué d'un Rockabilly, d'un Punk et d'un fan d'horreur psychédélique, les Meteors représentaient le microcosme parfait qui allait presque immédiatement former toute cette sous-culture autour de lui.

En 1982, avec l'ouverture du Klub Foot , les Psychobillies deviennent plus que les simples fan d'un groupe culte. Leur style a été dénommé 'Mutant

Rockabilly' et c'est une juste description, avec des "plateaux" de dessins animés parfois teints en vert ou violet, défiant toujours grandement les lois de la gravité, leurs ceintures cloutées et leurs Doc Martens, leurs jeans déchirés et décolorées et leurs blousons de cuir peints avec toute cette imagerie post apocalyptique. Ils ressemblaient à des créatures tout droit sorties de bandes dessinées à deux balles ou de film d'horreur de série Z (NdB : qui à dit Kitsch !??) qui étaient ramenées à la vie (?) et attendaient patiemment le dernier bus pour la planète Zorch. Cela va de soi, une tribu urbaine avec un style aussi extrême n'a jamais atteint une taille énorme et les groupes (incluant à cette époque les Guana Batz, Demented Are Go, Batmobile et les vraiment incroyables King Kurt) ne sont jamais apparus à la TV dans Top of the Pops . Elle recruta cependant rapidement des membres à travers toute l'Europe (surtout en Allemagne, en Italie et en Espagne) et un public important et dévoué au Japon.

Du point de vue du style, le Psychobilly semble avoir eu principalement un effet sur les Rockies, provoquant un changement vestimentaire, les faisant basculer des costards recherchés et des pompes rutilantes vers le « workwear » en jean fatigué. Depuis lors, (et il faut se rappeler que le mouvement Rockabilly était très important en Grande-Bretagne dans les année 80) cette apparence passa dans le look urbain normal, en temps que « Hard Times » look (NdB : Les années 80 restent des années noires sur les plans économiques et sociaux pour l'anglais de la rue). Il faut être honnête, les Psychobillies faisaient preuve d'une fixation alarmante sur la violence et la destruction gratuite, mais cela était toujours tempéré par un merveilleux sens de l'humour, très surréaliste, qui vous faisait sourire, même quand vous vous dépêchiez de changer de trottoir. »

Et beh voila, c'est plus clair, non !? On peut même ajouter qu'aujourd'hui le mouvement reprend du poil de la bête un peu partout. Et si les Meteors tournent toujours, des groupes s'imposent de plus en plus dans des styles plus ou moins modernes, comme les danois de Nekromantix, les américains Tiger Army ou Hellbillys, les allemands de Up to Vegas ou même les français du Monster Klub (Epernay) ou les Astrozombies et les régionaux de l'étape, les Hellbats de Montbé'.

Et en attendant, j'espère que mes petits camarades de fanzine auront autant apprécié que vous cet article, sinon, je crois que je suis bon pour aller pointer dans un autre zine quelque part au loin, du coté du marais des amazones vampires extra-terrestres suceuses de cerveau !*Wreckin'Ben.*

1-D'autres groupes sont aussi cités de façon récurrente, comme les Stray Cats pour le swing ou Motörhead pour le gros son. On peut aussi noter des précurseurs dans les années soixante comme ce fondu braillard de Legendary Stardust Cowboy.

2- Le légendaire Klub Foot se trouvait dans le quartier d'Hammersmith. Il est aujourd'hui démoli et remplacé par des bureaux et une extension de station de métro. A noter, qu'il existe 5 compilations venues de cette époque, les fameuses Stomping at the Klub Foot …

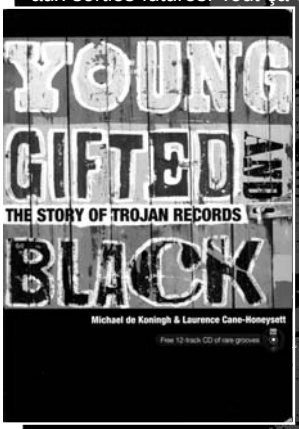
Apparemment Ted Polhemus se trompe ici, les King Kurt sont apparus dans TotP avec « Destination Zululand ». Des Psycho' à la téloche, ils sont fous ces Britons, non !?

Young, gifted and black

The story of Trojan records, Michael De Koningh & Laurence Cane-Honeysett, 2003,éd. Sanctuary, 311 p. (en Anglais).

Dans la littérature consacrée au reggae, il manquait un ouvrage dédié au label qui, à la fin des années soixante, a le plus largement contribué à diffuser la musique jamaïcaine hors des frontières de l'île caribéenne, pour le plus grand plaisir d'une génération de rude boys déracinés et de leurs comparses au crâne tondu. Ce vide est maintenant amplement comblé par Michael De Koningh et Laurence Cane-Honeysett, bien connus des habituéEs des compiles Trojan, pour être les rédacteurs de la plupart des sleeve notes de ces dix-et-quelques dernières années.

Les deux auteurs nous content les tribulations du label anglais, des origines à nos jours, témoignages à l'appui (interviews d'artistes, de producteurs, de techniciens…).Ca va de l'historique de la firme anglaise de véhicules utilitaires Trojan, qui a donné son nom au label, jusqu'à la présentation des nouvelles séries de réédition (box sets, best of, anthologies, albums classiques…) et les intentions quant aux sorties futures. Tout ça en passant par la chronologie des rachats successifs, l'arrivée et le départ de différents collaborateurs (Chris Prete, Steve Barrow…) et les tentatives, heureuses ou non, de réanimation de la compagnie. L'histoire du label est divisé en trois chapitres : 1) la genèse, 2) le développement (1968-74) et 3) le déclin et le nouvel essor (1975 à nos jours). On y apprend comment Trojan a fait faillite en misant sur le Pop Reggae (essentiellement de joyeuses reprises de Pop songs accompagnées au violon), alors que les complaintes sociales du Reggae Roots était bien plus en vogue chez les kids britons. L'ensemble est truffé d'anecdotes concernant les artistes (on apprend par exemple qu'au moment où le Double Barrel commençait à connaître un succès certain, Dave (Barker) et Ansel Collins ne s'étaient encore jamais rencontrés !), la gestion des stocks (comment des tonnes de vinyles ont été détruites pour ne pas avoir à payer l'équivalent de la TVA : de quoi rendre dépressif plus d'un collectionneur !) ou encore la diffusion de titres en radio (Kansas City de Joya Landis a été le premier titre de Trojan a être diffusé sur la BBC, à la suite d'un pari).



En complément, on trouve deux chapitres présentant l'évolution de la musique : 1) du Rythm'n Blues au Rocksteady (des années cinquante à 1967) et 2) les différentes phases du early reggae sous toutes ses formes (1968-72). Un autre chapitre est consacré aux relations entre mods, skinheads et musique jamaïcaine. Le dernier chapitre dépeint brièvement chacun des nombreux labels subsidiaires (Upsetter, Duke, Jackpot, Amalgamated…).

Avec tout ça, parce que vous m'êtes sympathiques, j'ajouterais une bibliographie et une discographie reggae séléctive (il est à noter que plus de la moitié des disques proposés ne sont pas des productions Trojan), une disco sélective de reprises (Rythm'n Blues, Tamla Motown, Pop anglaise et américaine et morceaux obscurs (sic) (25 références dans chaque catégorie)), seize pages d'images d'archive en couleur (photos, publicités d'époque), sans oublier une compile CD de douze titres emblématiques de la période 1968-74. Les plus atteints se réjouiront de retrouver la discographie exhaustive des singles, 10 pouces, 12 pouces, LPs issus entre 1968 et 1993 (143 pages !).

Ce bouquin est une référence incontournable pour les collectionneurs, mais intéressera aussi celles et ceux qui apprécient le early reggae, à condition toutefois d'avoir un niveau d'anglais à peu près correct.

Olivier

Boss sounds - Classic skinhead reggae
Marc Griffiths
1995, S.T.Publishing, 158 p. (en anglais).

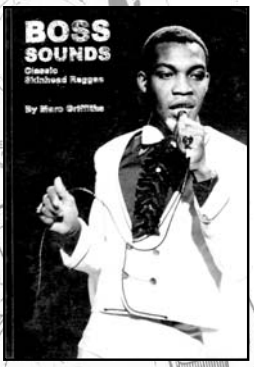
PROFITONS de la parution de Young, gifted and black pour chroniquer un bouquin non moins interessant, que dis-je, une bible pour les amateurs de skinhead reggae, paru il y a presque dix ans maintenant. La quatrième de couv' est assez éloquente à ce sujet :"*Boss sounds de Marc Griffiths est le premier livre qui offre un guide musical aux fans de stars comme Laurel Aitken, Desmond Dekker et des Bleechers. Si les mots Trojan et Pama veulent dire quelque chose pour vous, alors ce livre est pour vous.*"

Lassé de ne lire que des informations incomplètes ou erronnées sur le rocksteady et le reggae des années 1967-73, et répondant à l'invitation de George Marshall (S.T.Publishing) Marc Griffiths a décidé de nous faire profiter de son expérience de collectionneur et d'amateur éclairé de skinhead reggae, en publiant un ouvrage consacré exclusivement à cette musique.

En guise de préface, l'auteur nous conte sa découverte du reggae, ses premiers achats, et nous plonge dans l'ambiance de la banlieue londonnienne des années soixante dix.

Le premier chapitre retrace brièvement l'histoire du reggae (les premiers sounds, le R&B, le mento, le calypso, les premiers skas, le rocksteady, tout ça...) sous l'angle singulier des échanges entre la Jamaïque et la Grande Bretagne. Ainsi, on y découvre l'implantation progressive des sounds, des artistes, et des différents labels spécialisés sur le sol anglais. Suit une présentation des producteurs les plus influents, de Kingston d'abord (Coxsone Dodd, Duke Reid, Leslie Kong, Lee Perry...), puis de Londres (Dandy, Laurel Aitken, Lambert Briscoe, Joe Mansano...).

Vient ensuite une liste de 139 labels anglais ayant produit des disques de ska, rocksteady ou reggae entre 1959 et 1973.



La troisième partie, la plus conséquente, propose un Top 300 de singles sélectionnés par l'auteur, classés par ordre alphabétique de label, et assortis d'un commentaire bref mais instructif.

L'ouvrage est parsemé de photographies et de publicités d'époque, de coupures de presse, et de photocopies de ronds centraux pour chaque label (il ne manque que la couleur !).

A l'heure où j'écris ces lignes, Marc Griffiths et Michael DeKoningh viennent de publier un bouquin traitant du reggae anglais (Tighten up : the story of british reggae)...Suite au prochain épisode !

V/A LOCH NESS MONSTER
Trojan / Sanctuary Records Group Ltd., 2003

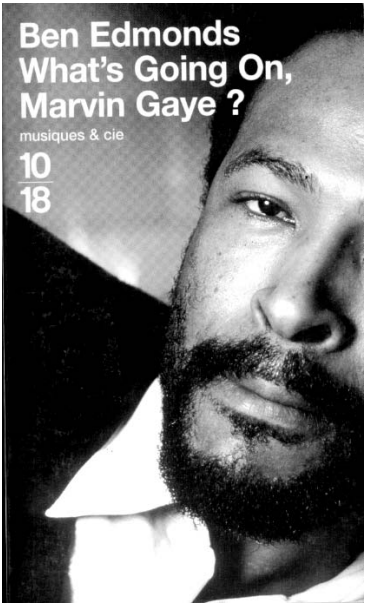
Allez, on enfile le sta-prest, on chausse les loafers, on ajuste les bretelles pour un voyage dans le passé : direction 1970, pour danser au rythme du skinhead reggae authentique ! Boss sounds to beat the ground ! Dans sa politique de réédition de classiques du label, Trojan a eu la brillante idée de faire resurgir l'excellente compile Lochness Monster, agrémentée, dans sa version CD, de 13 morceaux en bonus, plus une version inédite du morceau titre. Cette compilation est la définition même du skinhead reggae, le son est typique des productions anglaises de l'époque: c'est l'artillerie lourde, basse puissante, accords de guitare tranchants, caisse claire façon AK 47, Hammond à réveiller les morts (ou les voisins, restons modestes !). Les thèmes développés évoquent tour à tour les films d'horreur ou les westerns spaghettis (Lochness Monster , The vampire, Dracula Prince of darkness, Sipreano...),ou le cul (Barbwire, Cutting blade, The hole (*un trou est un trou...*de la poésie à l'état pur !)). A noter qu'une erreur dans le tracklisting d'origine a été conservée par souci d'authenticité : donc, la piste n°2 n'est pas Man from MI5, mais Live injection !). A choper de toute urgence !

Olivier

SOUL MUSIC : BOUQUINS

WHAT'S GOING ON, MARVIN GAYE ?

Ben Edmonds, éd. 10/18
(coll. Musiques & cie), 2003



Prenez une usine à tubes fonctionnant sur le modèle des grandes industries automobiles, avec son PDG tout puissant, ses chaînes de montage héritées du fordisme, où chaque chose a sa place, son comité directeur à la botte du patron, ses travailleurs déconsidérés. Arrive un employé charismatique et entêté qui remet en cause toute l'organisation en défiant sa hiérarchie, allant jusqu'à la grève pour se faire entendre. Ajoutez l'inévitable délocalisation, laissant des ouvriers méritants sur le carreau après des années de bons et loyaux services (merci patron !), le tout sur fond de mésententes conjugales et familiales, de drames humains, de mouvements sociaux, de sexe, de drogues et de...soul music. Vous avez là les ingrédients d'un bon roman, à ceci près qu'il s'agit en l'occurence d'une histoire vraie : celle de la Motown et de l'enregistrement de l'album *What's going on* de Marvin Gaye.

A priori, cet album n'est pas exactement ma tasse de thé, c'est pourquoi je me suis lancé dans la lecture du bouquin en espérant glaner des informations sur la Motown, et sur ce plan je n'ai pas été déçu . Mais au delà, le livre m'a permis de comprendre à quel point ce disque a marqué l'histoire du label : il y a eu un avant et un après *What's going on*, et ce pour plusieurs raisons.

D'abord, le contenu de l'album marque un tournant dans les thèmes abordés par les artistes de Hitsville : fini la mièvrerie et l'insouciance des chansons d'amour, *What's going on* dévellope des sujets graves comme l'écologie, les brutalités policières, la guerre du Vietnam, la toxicomanie...La plupart de ces préoccupations sont d'ailleurs directement liées au vécu de Marvin ou de son entourage.

Techniquement, l'enregistrement est aussi un laboratoire d'expériences nouvelles.

De plus, détail qui a son importance, il est le premier album à créditer les musiciens, rendant ainsi justice aux Funk brothers* qui, avec un palmarès de tubes encore inégalé, étaient jusque là restés dans l'ombre du studio. Malheureusement, cette reconnaissance arrive au moment où Berry Gordy décide de délocaliser les studios à Los Angeles, laissant la plupart des musiciens qui ont forgé le son de la Motown sur le carreau, sans aucune forme de préavis (il en fût de même pour les autres employés de Detroit qui apprirent la nouvelle par les journaux !).

Car *What's going on* est aussi le dernier album enregistré à Motor City, marquant ainsi la fin d'une époque. La cité industrielle aura du mal à se remettre du déménagement du label qui avait fait sa fierté.

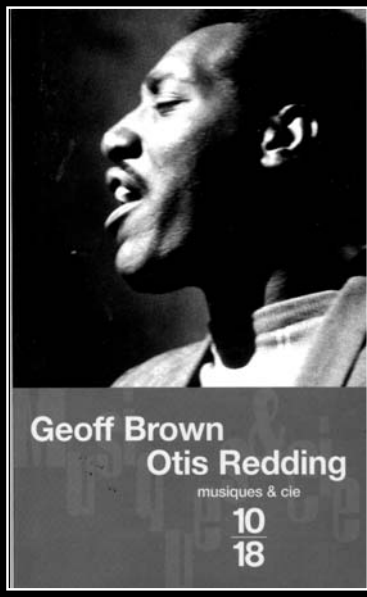
Enfin, il marque un changement physique radical pour Marvin. Ne supportant plus son image de frèle crooner, il va subir une transformation impressionante, dévellopant sa musculature en se lançant éperduement dans le sport. Il se laisse aussi pousser la barbe et refuse désormais de se montrer en costume.

Avec ses félures, son caractère unique, ses joies, ses peines, ses coups de gueule, ses déboires avec sa femme, son patron de beau frère, son père, ou encore l'administration fiscale, Marvin

Gaye est un véritable personnage de roman. Cependant,sans être une biographie, ce livre est un documentaire centré sur la réalisation de l'album. Le récit démarre en 1968, avec quelques flashbacks sur les années antérieures, le tout à partir de témoignages d'acteurs de l'époque. Chaudement recommandé à qui veut comprendre l'évolution de la Motown et de Marvin Gaye à la fin des sixties.

* voir chronique du film *STANDING IN THE SHADOWS OF MOTOWN*

OTIS REDDING
Par Geoff Brown, éd. 10/18 (collection Musiques & cie), 2003



Bouquin assez concis (118 pages, chronologie, bibliographie et discographie), à l'image de la carrière d'Otis Redding. Evidemment, l'ouvrage ne se veut pas exhaustif (les fans érudits resteront peut être sur leur faim), mais il a le mérite d'aborder en quelques pages le parcours fulgurant de ce chanteur désormais mythique. En prime, l'auteur nous dresse un rapide historique du label Stax et nous livre des informations sur ses représentants les plus éminents, comme les Mar-keys, Booker T & the MG's, Sam & Dave, Isaac Hayes...La discographie d'Otis est passée au crible, avec description sommaire de (sauf erreur de ma part) tous les morceaux figurant sur les albums. Comme dans tout ouvrage abordant la carrière d'un artiste, on s'intéressera particulièrement aux petites anecdotes émaillant la genèse de certains titres (histoire de briller en société !). L'écriture est limpide et l'ensemble se lit très facilement et très rapidement aussi (par contre si vous aimez les happy ends, vous risquez d'être déçuEs). Un regret cependant, le livre n'est pas illustré (bon c'est une édition poche, faut pas trop en demander non plus !). Amateurs d'Otis Redding, de Stax, de rythm'n blues et de soul music, ce livre vaut vraiment la peine de s'y plonger. Attention toutefois, si vous souffrez de la même pathologie que moi, ce livre vous donnera inévitablement envie d'acquérir la discographie complète d'Otis Redding, voire même toutes les productions Stax, histoire d'ajouter la bande son au texte.

Olivier

SOUL MOVIE

STANDING IN THE SHADOWS OF MOTOWN
Réalisation Paul Justman, 2002

Le nom des Funk Brothers ne vous dit sûrement rien, pourtant ils ont été *la plus grande machine à hits de tous les temps*, en jouant sur plus de morceaux classés n°1 au hit parade que les Beach Boys, les Rolling Stones, les Beatles et Elvis Presley réunis.

Engagés par Berry Gordy (patron et fondateur du label Motown) en 1959, ces musiciens de Jazz et de Blues officiant la nuit dans les clubs de Detroit, vont créer de toutes pièces *le son de la jeune Amérique*.

En tant que groupe de session, ils accompagneront Diana Ross et les Supremes, les Temptations, les Four Tops, Martha Reeves, Marvin Gaye, Smokey Robinson, Gladys Knight et tous les faiseurs de tubes issus du studio Hitsville, sans que jamais leur nom ne soit crédité. Ironie du sort, la sortie du premier album les mentionnant (*What's going on* de Marvin Gaye, en 1971) marque également la fin progressive de leur carrière. En 1972, les studios de Detroit ferment leurs portes pour s'installer à Los Angeles sans aucune forme de préavis. Le groupe éclate, avec, d'un côté ceux qui vont suivre Berry Gordy à L.A. et, de l'autre, ceux qui vont rester à Motor City, dont certains abandonneront la musique pour grossir les rangs des travailleurs à la chaîne de l'industrie automobile.S'ensuivront des années plutôt sombres, durant lesquelles l'alcoolisme et la dépression aura raison de certains d'entre eux.

En 2000, le réalisateur Paul Justman a réuni devant sa caméra les Funk brothers survivants. Les retrouvailles ont été l'occasion de retourner dans le légendaire Snakepit (le surnom donné au studio d'Hitsville), de raconter leur histoire et de se reformer après presque trente ans de séparation.

Malgré leur destin plutôt tragique, les Funk Brothers nous offrent dans le film des anecdotes parfois très drôles, et nous font partager avec émotion leur plaisir de rejouer ensemble. On passe ainsi du rire aux larmes en découvrant la véritable histoire de ces musiciens hors pair. Vraiment, le film ne peut pas laisser indifférent.

Aujourd'hui, les Funk Brothers enchaînent les tournées triomphales aux quatre coins de la planète, profitant enfin de la notoriété qui leur est dûe.

Olivier

1/2 page FUSSBAL

RSC ? Mais c'est quoi encore que ce groupe ou slogan ? Un groupe de musique cubaine nostalgique ? Encoe une nouvelle écharpe chez Fire & Flames ? En effet, oui une écharpe, des maillots, des badges (on parle même de shorts léopard) ... Bigre ces redskins nous sortent encore le grand jeu !

Petite explication ! Du 7 au 11 juillet se déroule à xxx en Italie le Mondial Antiraciste de Football. 3000 à 4000 personnes sont attendues. Le Redforum ne pouvait laisser passer cette initiative pour réunir les mordus de la baballe et du coup aller défendre nos couleurs en Italie. Ni une ni deux, le Rude Social Club est né. Mais le RSC c'est bien plus qu'une équipe de foot, tout plein de projets sont en train de germer. Bilan du tournoi et rospective dans un prochain numero ! Stay Rude, stay crampons.

1/2 page PUNITION

Louise la Nouille nous propose une rubrique punition, sponsorisée par l'IVO. Au début on savait pas trop ce que c'était, mais l'idée paraissait intéressante. LYF c'est aussi, outre une tribune de l'Expression, un Organe de Propagande. Et là des groupes d'individus, identifiés - c'est ça le pire -, nous aprennent que dans les saucisses, il peut y avoir autre chose que de la viande. Enfer et damnation, "on m'aurait menti ?".

Cette bulle est un putsch de l'IVO, l'INTERNATIONALE VEGETARIENNE OUTILLEE, branche dissidente mais néammoins complémentaire de l'ICO.

the soul stylists

Excellent, formidable. Je dois dire que je manque de mots pour décrire l'émotion qui m'étreignit le jour où, je n'avais que ça à faire, je surfais sur la toile, et je trouvai cette édition de ce livre de Paolo Hewitt. Le site en question était peu loquace, les critiques pauvres, et la description laconique. Spartiate. Bah, me dis-je à l'intérieur de ma tête (comme souvent), tentons le coup, je roule sur l'or, je pourrais encore payer les traites de la piscine. En effet, de prime abord, c'était alléchant. Un bouquin entier sur l'historique du mouvement mod, les forty years du mouvement, man. Classe, non ? Et si l'on ajoute une préface, et un épilogue de Paul Weller, on se dit, bah allez, c'est du tout cuit. (Paul Weller serait, si j'ai bien tout compris, l'instigateur de la bête). Hop, le temps de réfléchir, deux minutes, de chercher la Carte Magique, et le tour était joué. Ne restait qu'à attendre que le postier, de sa main délicate et experte, ne mette le colis dans ma boîte aux lettres.

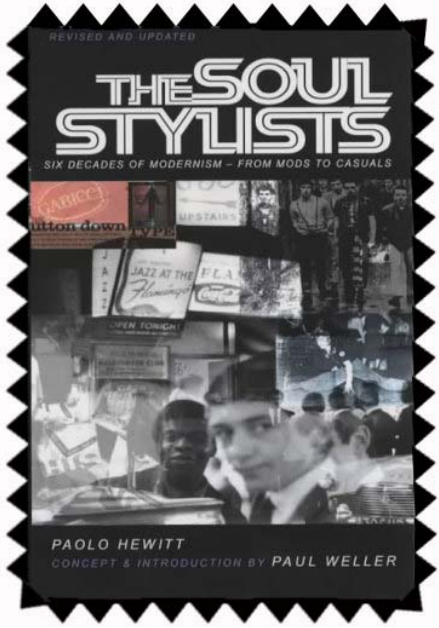
Et, le jour venu, tant attendu, j'ouvris, et la boîte aux lettres, et le paquet en carton, frénétiquement, à l'aide d'un couteau à découper le poulet. Déjà, premier constat, il faut un port d'arme pour posséder ce bouquin. C'est du hardback, de la couverture en titane, avec de jolies photos sur la jaquette (existe, apparemment, en souple). Deuxième constat, le site Internet n'avait pas menti, c'est bien écrit en anglais (et meeeeerde !) – à noter que nous l'avons aperçu en Italie, traduit, logiquement, en italien, dans un format plus accessible aux poches de blousons et aux salles d'attente. Mais alors, pourquoi pas en français ??? Bref. La troisième surprise, elle, ne nous aura pas remplis de joie (loin de me faire atteindre des sommets de bonheur transcontinenta[1]l , la lecture en anglais s'avère être surmontable par mon neurone. Même sans dico. Suffit juste de noter les mots difficiles, pour consulter ledit dictionnaire dans la foulée. Sans oublier, justement, d'omettre cette même consultation, pour un gain de temps évident. Suivez, bordel). Le livre, historique du mouvement mod et de ses diverses ramifications, est vierge de toute illustration. Exit les photos, à la trappe les images, il n'y a que du texte. Loin de moi l'idée de fuir toute forme littéraire où qu'c'est écrit tout petit et sans images, mais avouez que ce sujet, même sans connaître le contenu détaillé du livre, nécessitait bien les illustrations adéquates, afin que le skin lambda de base puisse fantasmer sur les grands anciens. Et, à la lumière des premières pages, nous nous rendons à l'évidence que, soit les auteurs ont des principes, et c'est bien (pour eux, bandes de pourris), soit ce n'est qu'une bande de pourris se foutant délibérément de notre gueule. Le mouvement casual n'ayant pas laissé un héritage pictural digne de ce nom, ils ont purement et simplement décrété que ça ne servait à rien d'illustrer le bouquin. Basta. Ben mince, mais on en a rien à fout' des casuals nous, rendez-nous nos photos !

Après cette première déception, de taille, on aborde, la larme à l'œil, la rage en d'dans, la lecture de la jaquette et du sommaire. C'est simple, c'est clair,

[1] le bonheur transcontinental n'est certainement pas titanique

c'est concis. Ca décrit chaque étape dans l'histoire du mouvement mod, des modernistes de la fin des années 40, jusqu'aux casuals (pourris) au début des 80. Quarante ans d'histoire, en passant par les mods des sixties, les skinheads de la fin des années soixante, les soul boys, la période northern soul. Les fils conducteurs du bouquin restent les fringues, et la musique, noire. Une description, dans le détail, des liens étroits tissés entre cette musique noire originaire des Etats Unis, un style, lui aussi, typiquement importé des USA, et une jeunesse britannique en quête de sensationnalisme et d'originalité est un leitmotiv largement utilisé par les auteurs

Le principe de l'ouvrage est diaboliquement simple, mais terriblement efficace. S'appuyant sur une bibliographie complète, l'auteur introduit chaque thème, se basant sur les tenants et les aboutissants de chaque période et de chaque sous culture traitée, mais également en n'omettant pas de mettre en exergue les développements historiques et « sociologiques », par un texte, petit paragraphe synthétique. Puis, la grande idée du livre, les acteurs de ces glorieuses années y vont tous de leurs petits témoignages. Séries d'anecdotes, quelques fois paraissant dénuées d'intérêt, mais souvent donnant un éclairage nouveau, un réajustement de la vérité vraiment essentiel. Comment ne pas tiquer lorsque les mods d'antan balancent, l'air de rien, que la plupart des stéréotypes communément acquis actuellement ne sont que du vent, et que le mouvement, après 64/65 n'avait plus lieu d'être. Idem pour ces anciens skins, qui balancent, sans scrupule aucun, que le mouvement skinhead aura perdu sa raison d'être après 1969, le 3 septembre, pour être exact, le jour où, la presse aura mis un nom sur ces jeunes qui jusque là ne pensaient être qu'une simple résultante, logique, d'un mouvement mod sur la fin, mélangé à une communauté antillaise prédominante. Alors que tout le monde pense que ces mouvements ne sont qu'un miroir de la jeunesse britannique de cette période, le livre tend à démontrer que, justement , en effet, s'il s'agit d'un phénomène insulaire (et typiquement londonien jusque vers le milieu, voire la fin des années 60), ces mouvements tirent leur essence de l'importation de nouveaux styles, et de nouvelles musiques. Du modern jazz au funk-jazz, en passant par Motown, Stax, la northern soul et le reggae, toutes ces musiques ayant traversé l'Atlantique. Il en est de même avec le style vestimentaire. Tout est dans la button-down shirt, et l'Ivy League look, importés par les troupes stationnées en Angleterre, ainsi que par les immigrés jamaïcains. « It was fashion, pure fashion » G. Kingham, original skinhead. Et tout au long du livre, le même soucis du détail qui se dégage des témoignages. Parfois en contradiction, souvent se répondant par interventions interposées, les acteurs de ces périodes nous montrent par là une certaine subjectivité, et, surtout, soulignent la localisation de ces phénomènes. Chaque quartier, chaque banlieue avait sa propre spécificité (s'agissant des modernistes, et des premières heures des mods et des skinheads, ces mouvements auront été spécifiquement londoniens, la plongée dans les clubs de northern soul ne se fait que dans le nord ouest de l'île), chaque témoignage nous le démontre. Epatant la description de la propagation de ces modes. La musique black et le soucis du détail, la rareté et l'exclusivité devenant religion, le football aura sa part dans le développement du mouvement skin (sans parler des casuals, bandes de pourris). Exit la conscience de classe, quand le supporter de Chelsea voyage, il fait des émules. Le style plait. En contrepartie, le facteur commun de déchéance de tous ces mouvements de la jeunesse aura été une médiatisation subite, entre Ready Steady Go qui aura fait raccrocher les crampons des Faces mods en 64, à cet article du Daily Mirror en 69 qui aura, pour les précurseurs, dénaturé les skinheads, jusqu'aux reportages télé au Wigan Casino ayant fait fuir ceux pour qui le weekend représentait toute leur vie.Au final, un bouquin intéressant, qui a le mérite de replacer certaines choses à leur place, et de nous en faire découvrir d'autres, épatantes. A noter une bibliographie assez riche pour occuper nos longues nuits d'hiver, et une discographie à la fin du bouquin, loin d'être inintéressante.

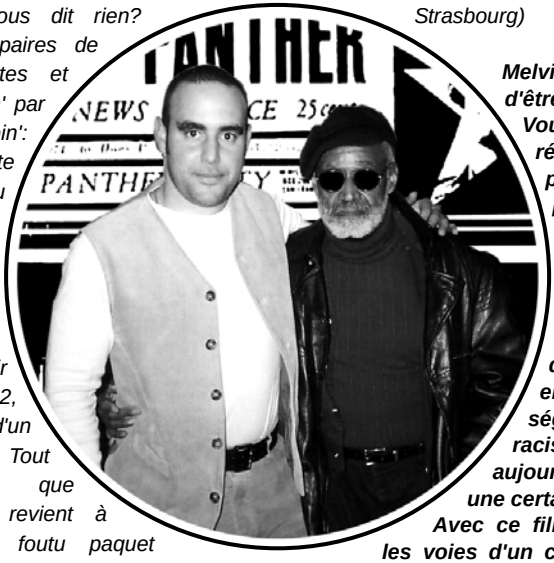


LOOKSMART!

Melvin Van Peebles

Rebel without a pause, ou rebelle sans pose…
Tribulations et petites histoires d'un citoyen de l'Autre Amérique…

Je pense à un vieux morceau de Sam & Dave: 'I thank you'… Démarrée en soul clap, donc sur fond de légères percus scandées par des mains dont la chaleur ne va pas tarder à s'appliquer aux guiboles des danseurs, l'intro façon Sam Moore fait: "I want everybody to get up off your sit, and get your arms together and your hands together, and give me some of that old soul clappin'!" En gros: "Je veux que tout le monde se lève de sa chaise, joigne ses bras et ses mains et me balance un peu de ces bon vieux soul clappin'!"… Ça vous dit rien? Ajoutez une ou deux paires de bretelles, quelques bottes et remplacez le soul clappin' par un bon vieux moon stompin': vous obtiendrez en droite lignée la fameuse invite au 'Skinhead Moonstomp', version Symarip…



Pourquoi je vous raconte tout ça avant de laisser la parole à Melvin Van Peebles: un Américain noir né à Chicago en 1932, affublé de surcroît d'un patronyme hollandais? Tout simplement parce que s'intéresser à sa vie revient à dénouer les fils d'un foutu paquet d'influences cachées: le genre de connexions qui jettent inlassablement des ponts entre les cultures… C'est sur le bitume de ces ponts que les skinheads dansaient, grâce aux soul fondations qui les tenaient… là, tu dis merci et la boucle est bouclée!

Bref, m'sieur Melvin est définitivement un homme de rencontres et de croisements… Après s'être déguisé en drapeau pour le compte de l'Oncle Sam, il est allé badigeonner au Mexique, puis il a fait du cinéma, vécu en Hollande, en France, fait la manche, écrit des bouquins… Au tournant des années 70, on le retrouve en train de porter à lui tout seul le Black Cinema sur ses fonts baptismaux. Devenu malgré lui une icône contestataire, c'est à Wall Street, comme trader, qu'il laissera une empreinte argentée sur les modes des années 80! Vous suivez? Dur hein! Ben tiens, en parlant de 'dur', à l'heure où beaucoup se prennent pour des 'tough guys', je vous propose de lire quelques bribes de l'histoire d'un vrai représentant du genre, pas commode, brut de décoffrage… tout le contraire d'un poseur! I thank you mister Soul Man! (L'enregistrement date du jeudi 20 novembre 2003, Fnac de Strasbourg)

Melvin Van Peebles, merci d'être avec nous sur RBS. Vous êtes l'auteur, le réalisateur, l'acteur principal, le producteur et le distributeur de Sweet Sweetback Baadassss Song, véritable défi cinématographique que vous avez lancé en 1971 au ségrégationnisme et au racisme larvé entretenu, aujourd'hui encore, par une certaine Amérique.

Avec ce film vous avez ouvert les voies d'un cinéma noir vraiment indépendant et pourtant, malgré son succès, il n'a pas fait de vous un homme riche. Il a peut-être fait plus. Il a fait de vous l'un des chantres respectés de la dignité et de la fierté des hommes noirs, et pas uniquement des hommes noirs…

Comme vous l'avez expliqué ailleurs, ce film – et le refus qu'il exprime – ne sont pas sortis de nulle part; ils sont le résultat du travail de l'histoire sur votre conscience, et ce sont quelques bribes de cette histoire que j'aimerais évoquer avec vous.

- Votre histoire personnelle commence à Chicago, le 28 août 1932. Vous avez grandi dans le ghetto noir de la Windy City; jeune

garçon, vous étiez déjà très friand de cinéma. Une chose vous a cependant perturbé lorsque vous observiez cette fenêtre sur l'extérieur qu'était le grand écran: les personnages noirs mis en scène dans les films que vous regardiez étaient très différents des hommes que vous croisiez quotidiennement dans le ghetto. Pourriez-vous nous parler de ces différences, de ces décalages, et de l'impact qu'ils ont eu sur vous?

Tu sais, comme n'importe quel gosse, j'adorais le cinéma; mais quelquefois, je sortais de la salle en éprouvant un sentiment… je ne savais pas exactement ce qu'était ce sentiment et, finalement, en grandissant un peu, je me suis rendu compte que ce sentiment était de la honte. Parce que… par exemple: quand tu vois un film avec Tarzan, tu es pour Tarzan – mais il y a tous les autres personnages qui me ressemblent; pas Tarzan, tu comprends? Ou les Indiens – les « Peaux Rouges »… En fait, les "gens de couleur" étaient toujours là pour faire – il faut dire la vérité – les "bamboulas"! Et ben j'en ai eu marre de ça! Souvent, les gens m'ont demandé: "Pourquoi vous êtes entré dans le cinéma? Quelque chose vous a encouragé?" Justement, c'était exactement le contraire: j'étais découragé par les choses que j'avais vues! Donc, dans le but de changer ce que j'avais vu, j'ai fait du cinéma!

Vers le milieu des années 50 - après 3 ans et demi de service militaire et un séjour en Corée, pendant lequel vous avez été l'un des premiers officiers noirs de l'armée de l'air américaine – vous séjournez un temps au Mexique avant de retourner aux Etats-Unis, à San Francisco. On est en 1957 et vous êtes machiniste sur les tramways; ces derniers vous inspirent d'ailleurs la réalisation d'un livre illustré: The Big Heart. C'est à cette époque que vous réalisez vos premiers films: Sunlight et Three Pickup Men for Herrick. Pourquoi être parti si vite pour l'Europe après ces deux essais? Qu'aimeriez-vous dire aujourd'hui au sujet de ce jeune homme de 25 ans qui signait ses réalisations du nom de "Melvin Van"?

D'abord, il y a plusieurs choses… Mon nom est assez long, donc j'ai dit: "on passe de Melvin Van Peebles à Melvin Van", c'est tout! Il faut pas faire un fromage là-dessus, tu comprends? Autrement, ce qui s'est passé, c'est qu'après avoir fait mes premiers courts métrages, je suis allé à Hollywood pour montrer mon boulot et chercher du travail. Ils ont regardé mes films et ils m'ont offert un travail, mais comme garçon d'ascenseur… J'ai dit: "Ah non non non non, tu comprends mal hein! Moi je veux faire du cinéma!" – "Oh, attends eh!… " Ils m'ont filé un deuxième boulot… de danseur… Mais moi je voulais être réalisateur et écrivain. Donc, la raison pour laquelle j'ai quitté l'Amérique à cette époque-là, c'est – il faut le dire – parce que j'ai eu le cœur brisé! Tu vois, pour moi, la chose la plus difficile avec le racisme, c'est que les gens ne disent pas qu'ils sont racistes; ils te disent: "Ah tu comprends, tu n'as pas exactement les qualités. Je vois très bien que tu ne pourras jamais être réalisateur". Et comme aucun de mes proches ne connaissait quelque chose au cinéma, j'avais personne à qui demander… Donc j'ai décidé de me consacrer à mon deuxième amour: les mathématiques et l'astronomie. Le type de mathématiques que je voulais étudier s'enseignait en Hollande. Comme j'avais pas beaucoup de fric et que l'avion était très cher à cette époque-là, j'ai été obligé d'aller en Europe par bateau. Le bateau partait de New York. À New York, j'avais encore mes deux petites bobines de court métrage avec moi et je les ai consignées à un homme qui louait des films, sans espoir de quoi que ce soit! Donc, je suis allé en Hollande… Mon vrai nom, c'est "Melvin Van Peebles" – c'est le nom qui est sur mon acte de naissance. À cause de ce nom, les Hollandais qui ont donné leur accord pour que je vienne pensaient que j'étais hollandais moi aussi, et que je parlais hollandais! Mais pfff, je parlais que dalle le hollandais! Bon, petit à petit j'ai progressé et aussi, les mathématiques, c'est des chiffres, donc c'était pas si difficile que ça. Mais un jour je suis rentré chez moi et là, j'ai trouvé une petite lettre; cette lettre était de la Cinémathèque Française. Mary Meerson et Henri Langlois avaient vu mes premiers courts métrages, parce qu'ils avaient justement invité ce type de New York – qui était en fait assez connu – à venir en France faire quelques projections. Et, pour une raison que je saurai jamais, parmi les films qu'il a emmenés, il a pris les miens! Les gens on dit: "Mais qui a fait ces films-là?" – "Ben, c'est un génie… bla bla bla". Les gens de la Cinémathèque ont été très enthousiastes et donc ils m'ont invité!

C’est comme ça que je suis venu en France. Et finalement, si ce qu’on dit est vrai – si Sweetback a lancé la blaxploitation, si ça a vraiment lancé les films indépendants en Amérique –, tout ça a commencé par cette lettre! Donc une partie de la responsabilité revient à la France; c’était grâce à la France! Parce que petit à petit j’ai appris la langue et j’ai fait mes premiers longs métrages ici, comme Français!

Comme vous le disiez, Sunlight et Three Pickup Men for Herrick vont ont valu d'être invité en France par la Cinémathèque. Après un séjour en Hollande, vous arrivez donc à Paris en 1960. Rapidement, vous allez vous lier d'amitié avec un autre exilé de talent: l'écrivain américain Chester Himes…

C’est pas exactement comme ça que ça s’est passé. Quand je suis arrivé ici, je parlais pas un mot de français… mais, y’a des mauvaises langues qui disent que je parle toujours pas! On va pas les écouter, y’a toujours des mauvaises langues [rires]! Ils m’ont invité, mais ils m’ont pas nourri et blanchi, tu comprends? Non non! Donc j’ai été mendiant, j’ai fait la manche parce que j’avais pas d’argent, rien du tout! Mes grandes chansons à cette époque-là, celles qui faisaient le plus d’argent, c’était "Take this Hammer » et "La Bamba"; ça, c’est les chansons que je chantais dans la rue. Les gens adoraient "La Bamba"…

Avec la guitare?

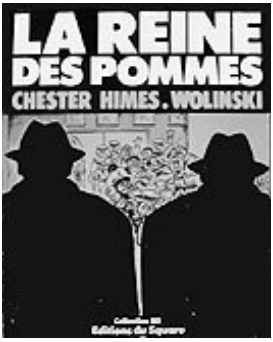
Non non, j’avais un autre petit truc qui s’appelle le kazoo [mimant le son de l’instrument, une sorte de pipeau…], c’est comme ça quoi... Et finalement, petit à petit, j’ai appris le français. À la même époque, y’a eu un meurtre à Evreux. J’en ai parlé à un journal et ils m’ont permis de faire une enquête là-dessus; c’était un "scoop" comme on dit aux Etats-Unis: j’ai découvert des choses, etc. À partir de là, j’ai travaillé pour ce journal – France Observateur, qui est maintenant le Nouvel Observateur – et, à un moment donné, ils m’ont envoyé faire un entretien avec un type qui venait juste de gagner le prix de la "Série Noire". C’était vers 63-64 et ce type-là, c’était Chester Himes. Plus tard, Chester Himes a eu un coup de fil d’un journal qui venait juste de commencer et qui lui proposait de travailler pour eux; mais lui, il parlait pas français et il avait autre chose à faire, alors il leur a dit: "Je connais un type aussi fou que moi, peut-être que vous voulez faire sa connaissance… " – le type c’était moi et le journal c’était Charlie Hebdo, qui s’appelait Hara Kiri à cette époque. C’est comme ça que j’ai travaillé chez Hara Kiri, et c’est comme ça que j’ai fait la connaissance de Chester Himes; tout ça c’est lié, une chose à l’autre quoi.

Justement, je voulais vous demander ce que Chester Himes avait pu vous apporter en terme d’humanité et de réflexion…

Ben, moi j’étais toujours assez fauché et, plusieurs fois, il m’a payé des repas! Il m’a invité à dîner…

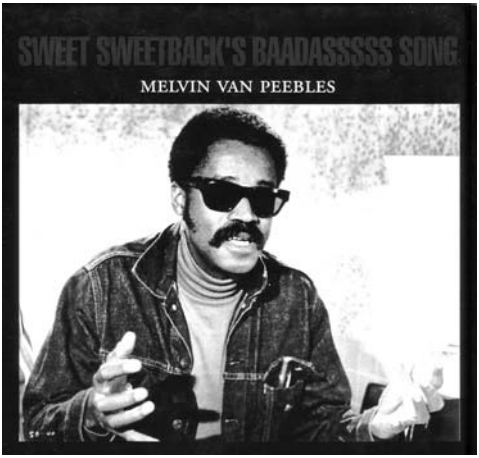
Vous avez aussi adapté la Reine des Pommes en B.D. avec Wolinski…

Oui, oui oui! Mais Chester était un peu comme moi, un peu solitaire et tout ça… Lui et moi, on est tombé amoureux! C’est la seule façon de le dire! C’était intéressant… normalement, quand tu voulais le voir, sa femme – qui était son garde du corps – te laissait 3 min, quelque chose comme ça… La première fois que je l’ai rencontré, elle était dans la chambre à côté, et elle entendait de gros éclats de rire! Alors elle est rentrée: "Il faut que vous partiez!", et Chester: "Non, non non! Ça va, ça va!… " En fait, elle est vite devenue un peu jalouse, parce que Chester et moi on était vraiment bien! Plein de fois, on était pas vraiment obligés de dire quelque chose, on se comprenait très bien, on éclatait de rire! C’est tout!



En dépit de l'éloignement physique, votre détour parisien des années 60 semble avoir rendu l'Amérique de plus en plus présente à votre esprit. Certaines de vos œuvres, comme Un Ours pour le FBI et, plus tard, La Permission, mettent en scène des histoires et des questions que les Noirs sont en droit de poser à la société américaine. D'ailleurs, avec la montée en puissance du Mouvement des Droits Civiques, et ensuite les Black Panthers, ils le font. Quel rôle…

Laisse-moi t'arrêter là… pas du tout! C'est pas du tout comme ça que ça s'est passé! Les choses que je faisais, c'était simplement parce qu'à ce moment j'avais quelques minutes pour m'asseoir et écrire! C'était pas parce que j'étais ici en France ou… Tu te lèves pas soudainement le matin et tu te rends compte que tu es noir, que tu es une femme ou que tu as une barbe! Tu vois ce que je veux dire? Tu sais ça depuis très longtemps! C'était pas une compréhension soudaine des liaisons politiques avec les bas-fonds, la communauté noire, ou… c'était pas comme ça du tout! Même aujourd'hui, les gens continuent à me dire: "Ah, vous étiez plus intelligent, plus furieux… ", mais non! J'étais exactement le même que celui que j'avais toujours été! C'était pas du tout une "révélation" pour moi!



Ce que je voulais dire, c'est que, peut-être, l'éloignement vous avait donné – comme vous le disiez – du temps pour réfléchir. C'est pour ça que je voulais vous demander quel rôle avait joué ce détour parisien des années 60 dans l'élaboration de vos réflexions? Peut-on voir dans votre œuvre une volonté de réfléchir aux rapports minorités/ majorités, au-delà du seul cadre des situations rencontrées par les Noirs aux Etats-Unis?

La réponse, je l'ai déjà donnée: absolument pas! C'est-à-dire que c'était pas d'éloignement ou de distance dont j'avais besoin, mais de temps, c'est tout! Chester, il a commencé à écrire – on a discuté de ça – en prison [rire]! Pas parce qu'il était en prison: injustice et ta ta ta… C'était parce qu'il avait du temps! Ben, j'ai eu… Avant ça, d'abord, quand j'étais militaire, j'avais une seule idée: sortir de ça vivant! Et après ça, j'ai eu autre chose à faire, et autre chose, et autre chose… Donc, c'est pas mon état d'esprit qui a changé; la seule chose qui a changée vis-à-vis du cinéma, c'est que j'ai eu l'occasion de maîtriser le métier de mieux en mieux. Ça, c'est l'expérience: tu fais de plus en plus de choses… Mais c'était pas, à partir de ça, une compréhension due à l'éloignement, à la France, gna gna gna… pas du tout!

Dans un livre intitulé L'Aveugle au Pistolet, Chester Himes met en scène une histoire: celle d'un homme noir aveugle, aigri par une vie d'impositions et de dominations blanches. Au moment de l'insulte ultime, il ne va plus pouvoir contenir sa rébellion et va tuer à l'aveugle, forcément, faute de pouvoir identifier son ennemi. Puisqu'il tue l'un de ses frères, cette histoire résonne avec une autre, plus ancienne: celle de Stagger Lee. Il me semble que le personnage de Sweetback – qu'on a souvent rapproché de Stagger Lee – fait cependant plus que rendre la violence qu'il a subie. Sweetback n'est-il pas l'aveugle de Chester qui se remettrait lentement à voir?

Moi je fais pas les liaisons avec tout cette sorte de choses! Euhh… peut-être… moi, j'en sais que dalle! Je l'ai expliqué très souvent: j'ai fait du cinéma comme je fais la cuisine; c'est-à-dire que je mets les choses que j'aime bien; mais si les autres gens n'aiment pas, je suis obligé d'en manger toute la semaine! Eh ben alors quoi? Probablement, si j'étais un type un peu intello, qui pense les choses, je dirais que c'est vrai, qu'il y a quelque chose là-dedans, mais moi…

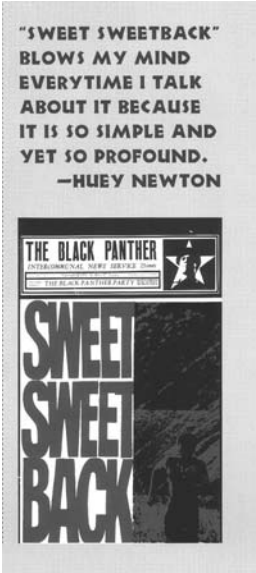
C'est pas quelque chose que vous aviez particulièrement à l'esprit quand vous écriviez cette histoire : ce genre d'interrogation…

Absolument pas, non !

Je faisais référence, avec le personnage de Stagger Lee, à quelque chose qu'avait écrit

Greil Marcus – le journaliste et critique musical américain – à propos de Sweetback. Il a écrit un petit livre sur Sly Stone où il fait ce rapprochement-là, entre Stagger Lee et Sweetback…

Ben oui… mais j'y suis pour rien dans l'affaire! Je connais pas le mec, je connais pas le livre [rires]! Moi, je suis là comme le plouc que j'étais: ben, je connais que dalle quoi! Bon, peut-être qu'il y a une liaison ou quelque chose mais moi, je me permets le luxe de rester plouc! C'est-à-dire que, quand j'allais au cinéma, je me souciais pas de savoir quel était le réalisateur, etc. J'allais juste au cinéma! Donc, j'ai pas été influencé de cette façon… Quand j'étais en France – parmi les Américains – il y avait une sorte de "communauté d'expatriés" blancs et noirs, qui s'était constituée; mais ça m'intéressait pas! Je suis plutôt un solitaire!



Sweetback semble s'élever à titre individuel contre les injustices dont il est victime et, en même temps – sans pourtant revendiquer de cause particulière –, il semble incarner une véritable rébellion collective. Comment expliquez-vous ces rapports entre révolte individuelle et révolte sociale, en dehors de tout mouvement organisé?

Mais mon explication de ça, c'est plutôt dans l'expérience qu'il faut la chercher. Pour te mettre le doigt pile sur les choses: Sweetback, au commencement, savait même pas qu'il était un outil du système. D'ailleurs, de nombreuses fois, les gens ne le savent pas, étant donné qu'ils font partie du système! Au commencement du film, après que Sweetback ait frappé les deux flics, le jeune qui est avec lui dit: "Et qu'est-ce qu'on fait, nous, maintenant?" À ce moment-là, on pourrait penser que Sweetback va avoir une compréhension large de la situation – et c'est ça la clé: une compréhension plus large –, mais il dit : "'Nous', mon cul!" – et il part! Plus tard dans le film, après être allé à gauche et à droite, après avoir compris la façon dont lui-même était juste "a pawn in their game" (un pion dans leur jeu) – comme dit Dylan –, après avoir compris comment il avait été utilisé par le système, il a fait une chose différente! Lorsque le type de la moto dit: "Ecoutez, y'a pas de place pour trois… ", Sweetback, avec son embryon de compréhension politique, lui répond : "Prends-le lui, c'est notre avenir!" [il s'agit d'une scène du film où Sweetback choisit de sauver la vie de son jeune acolyte, plutôt que la sienne. La scène représente l'acte de naissance d'une nouvelle conscience des choses acquise par Sweetback au fil de ses expériences] Tu comprends, pour montrer ces idées, j'aurais pu créer un personnage déjà armé d'une conscience politique; mais la plupart des gens avec qui je parle dans le film, comme la communauté noire qui a vu le film, est plutôt au niveau politique de Sweetback! Donc j'ai commencé l'histoire à ce niveau-là! Tu vois ce que je veux dire? Comme ça on peut voir clairement le trajet qui a été fait! C'est pour ça que j'ai fait les choses comme ça. Mais il y a une autre chose que tu m'as demandée – en fait, tu m'as pas demandé, c'est moi qui me suis posé la question –, quand on a parlé de Chester et de moi, et tout ça: si je viens de ça et ça… mais non! Je viens pas directement des choses qu'ils ont écrites; mais je viens de la même expérience! L'expérience, tu n'es pas obligé de la préciser d'une façon ou d'une autre. Souvent les gens se gourent, ils font erreur: ils essayent de comprendre, non pas en mettant le doigt sur l'expérience, mais sur les œuvres elles-mêmes. Mais l'œuvre, c'est qu'un deuxième degré – comme le Mythe de la Caverne de Platon… Par exemple, avec Chester, on avait une compréhension immédiate…

Vous avez pas eu besoin de lire d'autres récits d'expérience, puisque l'expérience vous l'aviez…

Oui, mais exactement! Et ce livre-là, L'Aveugle, en fait je l'ai jamais lu! Mais j'ai vécu la même expérience, la même sorte d'expérience, tu comprends? C'est une approche beaucoup plus large: c'était pas Stagger Lee, c'était pas ta ta ta ta… Par exemple dans Sweetback, à propos de la scène où les flics sont en train de tabasser les gens, y'a des personnes qui m'ont dit: "Oh non, c'est pas possible, la police a jamais été comme ça!" Ben, 15 ans plus tard, y'a eu Rodney King… La seule différence, c'était qu'il y avait quelqu'un avec une

vidéo, sinon tout le monde aurait continué à dire: "Ah non non, ça n'arrive jamais!" Mais Chester, moi et beaucoup d'autres, on a vécu cette expérience! Donc, je suis pas obligé de considérer la façon dont cette expérience a été, par exemple, mise dans un livre, parce que Chester, moi et d'autres on a vu les mêmes choses et on a à peu près le même sentiment. C'est tout!

De la même manière que le film, la musique qui accompagne Sweetback est restée célèbre, surtout le thème principal qui est un petit joyau de jazz funk interprété par Earth Wind & Fire, première formation. La B.O. de Sweetback n'est pas votre première réalisation en matière de composition. Il y a eu un autre album avant ça: Brer Soul en 1968. Dans ce disque, vous scandez des textes sur fond de jazz funk – un peu à la façon de ce que feront des gens comme Gil Scott-Heron ou les Last Poets; ce qui fait de vous, selon les journalistes de Billboard notamment, un précurseur du rap. Pourtant, tout comme votre film Sweetback, les spoken words et ce qu'on a appelé le "rap" ne sont pas sortis de nulle part, ou tombés du ciel. Des toasts de Count Matchuki version soundsystems jamaïquains des années 50, en passant par le Rocket Ship de Jocko Henderson via la soul de Joe Tex, le "rap" est plus un aboutissement, une synthèse, qu'un ovni surgi musicalement des platines de Kool Herc ou vocalement de Brer Soul. En somme, comment présenteriez-vous la synthèse des cultures qui ont permis l'émergence de ce qu'on a appelé "rap", et quelles significations ce mot a-t-il pour vous?

Une fois de plus: j'ai fait les choses, je ne suis pas obligé de les expliquer!Quand je suis rentré aux Etats-Unis, en 67, j'étais frappé par le fait qu'il y avait très peu de lyrics dans la musique qui parlaient de l'actualité, des émeutes et tout. Je voulais contribuer à changer ça; alors, j'ai d'abord essayé d'utiliser les formats qui existaient, c'est-à-dire le blues, les spirituals et tout ça… mais c'était pas assez "urbain" pour moi. Donc, je me suis dit: "je vais inventer une façon de caler les paroles, pas uniquement sur la mélodie, mais aussi sur le tempo, sur le beat". Et ça, c'est devenu mon rap: "Come on feet, Good for Me, Trouble and no place to be… " (Allez mes pieds, Bons pour moi, Que des embrouilles et pas d'endroit à moi…). Je trouvais que la musique était un moyen formidable d'avertir le public des choses qui leur arrivent, tout simplement! J'ai toujours pensé que la musique était très importante pour la communauté noire. C'est pour cette raison que le film ne s'intitule pas juste "Sweet Sweetback Baadasssss », mais « Sweet Sweetback Baadasssss Song"! Parce que je considère ce film comme un opéra! C'est comme un opéra pour moi. À un moment donné, il y a des anges noirs qui parlent avec Sweetback, les "anges noirs de service": "Ah Sweetback fais pas ça, faut pas… ba ba ba". Sweetback est si tenace, si têtu qu'il continue quand même! Et sa force, finalement, arrive à produire un changement chez les anges noirs; ils deviennent militants: "Yeah! Go Sweetback, run, run!" (Ouais, vas-y Sweetback, cours, cours!) Et c'est ça qu'on peut faire avec notre force! Mais, pour en revenir à la musique de Sweetback, là encore j'ai eu cette chance énorme, un autre conte de fée: ma secrétaire était la copine de quelqu'un qui jouait dans un groupe et elle m'a dit: "Mon jules est dans un groupe là, tu veux pas écouter?" Et ça, c'était Earth, Wind & Fire. C'est comme ça que je suis tombé sur Earth, Wind & Fire! C'était leur premier album! Ils étaient en train de crever de faim dans une petite piaule sur Hollywood Boulevard, tous dans la même chambre quoi, tu vois… Eh ben c'est comme ça qu'on s'est rencontrés.

Que l'on fasse référence aux ghettos américains ou à d'autres endroits – comme en France par exemple, où l'on refuse d'employer ce terme pour décrire certaines situations de ségrégation – qui sont selon vous les Sweetbacks d'aujourd'hui et quels sont leurs combats?

J'en sais rien moi! C'est pas mon rayon! Moi, je continue à lutter et j'espère que d'autres continueront! Mais ma première règle, c'est: "Don't write a check with your mouth your ass can't cash" – "Fais pas un chèque avec ta bouche que tu ne peux pas payer avec ton cul" – pas le cul de tout le monde hein! Donc moi je m'occupe pas de chercher chez les autres, je continue à lutter moi-même!

Ok. Merci beaucoup Melvin Van Peebles pour le moment que vous nous avez accordé!
Oh mais de rien!

Interview réalisée par Jérôme.

Kroniks Concerts

UK SUBS + DIRTY FONZY
Mardi 3 février, Grillen Colmar

Ce soir ce sont mes p'tits camarades illkirchois qui m'ont amené voir le plus vieux groupe pounk en activité à ce jour.
Uhmm, je connais pas le Grillen, la salle est sympa, je fais le tour histoire de saluer quelque têtes connues avant d'aller au bar. Olivier aussi est la, bah alors, on a la permission de minuit !??
UK Subs a rameuté ce soir une foule d'anciens et quelques d'jeuns aussi, venu voir de près comment assure un groupe de 'PunkRockMythique' (dixit Zone51).
Ah noir sur la scène … On commence avec Dirty Fonzy, groupe Albigeois qui abrite d'anciens 4°7.
Première impression mitigée pour ce jeune groupe qui tire son originalité dans la présence d'un trompettiste. Y'a pas, malgré l'ambiance de début de soirée et leur 'Punk-Rock-à-la-Rancid' un peu brouillon ça reste sympathique et débordant d'énergie, malheureusement pas toujours maîtrisée. A noter des reprises des Ramones, des Toy Dolls ou des Cockney, plutôt bien balancées bien qu'adaptées à leur sauce (Olivier, fan de Tabasco ®, la trouve pas assez épicée d'ailleurs, c'te sauce …)

Charlie HARPER : il est pas beau le vétéran ?

Aller zou, un autre Orangina ™, un tour sur le stand des Uk Subs (p'tain, c'est quoi ces prix, c'est plus comme avant le punk business ! Y'a pas ça a été revu à la hausse) et c'est bientôt l'acte deux.
Charlie Harper arrive, égal à lui-même, treillis, coupe hérisson décolorée, canette à la main et panse à bière en avant. Y'a pas, il demeure le prototype du vieux punk qui fait plaisir a voir !
Le groupe est très présent sur scène, pas un raté, pas un temps mort ! Outre le charisme de papy Charlie, on peut remarquer la classe d'Alvin Gibbs (basse), l'énergie explosive et anti-calorique du guitariste Nicky Garrat, parfois trop métallisant à notre goût, (le mur se plaint encore de ses coups de lattes et nous de ses soli de guitare que n'aurait certainement pas désapprouvé un fan de Sepultura) et la rigueur punchy du batteur, un p'tit jeune nommé Pumpy est épatante.
Les morceaux s'enchaînent, l'ambiance monte, la salle bouge bien en nous épargnant le pogo bourrin, et d'un coup, tout le monde braille (nous les premier, mais comment se fait-ce ?) au son de « Warhead », l'hymne des hymnes des Uk Subs. Ils nous ont gratifiés de, parmi d'autres et dans le désordre : « Riot », « Reclaim the streets », « Go home » ou encore « Revolution's here ».
Et bien pour finir, on peut dire que c'était un très bon concert, même si l'ambiance n'était pas aussi chaude qu'attendue (soir de semaine oblige) et que voir sur scène un groupe légendaire en live est toujours aussi appréciable !
BigBen feat. Olivier

KEVIN K & The Real Cool Kats
xxxx xxx xxx Beat Club - Zanzibar

Et hop un des nouveaux concerts organisés par Lauch, au caveau du Zanzi'Bar dans le cadre de son Beat Club !
Ce soir Don K. et moi-même avons décidés de nous replonger dans le bon vieux Punk&Roll new-yorkais qui tache ! Il est à noter que RudeJules est l'instigateur du déplacement de LyF à cette soirée et que nous ne l'y avons pourtant pas vu ! Pas même au Bar ! Autant dire que l'inquiétude nous aura taraudé jusqu'à ce que le concert commence !
Les gars arrivent sur scène et première surprise, les musiciens sont français. Après vérification, ce sont des sudistes notoires. Kevin K lui enchaîne les titres, imperturbable … Ce gars est new-yorkais, et un new-yorkais des grandes années tout en lui respire le culte de Johnny Thunders et de ses Heartbreakers. Et ça transparaît dans l'attitude et les paroles (pas toujours drôles et guillerettes).
Faut être honnête, les trois ou quatre premiers morceaux me laissent dubitatifs … Ah merde, ça sonne un peu creux et si le reste du show est comme ça, la vielle gloire de Big Apple est un peu sur le retour. Et puis d'un coup, le ciel de pierre du caveau se déchire et le Rock&Roll descend parmi nous ! Alléluia, la magie opère et tout le monde commence a frénétiquement trembler de la guibolle, quand on n'est pas carrément à deux doigts du déhanchement hystérique. Le son est bon, graisseux à souhait mais ça reste de l'excellent

punk rock, très maîtrisé, sans fioritures, tout en efficacité, avec de plus de parfaites harmonies vocales et de bonnes mélodies qui ma rappellent un Joey Ramone, par exemple. Pour vous dire que la rage des guitares était prenante, j'ai même aperçu l'ami Don K. , pourtant connu pour son flegme légendaire, en train d'applaudir à tout rompre en beuglant « une aut' » ! C'est pour dire ma bonne dame ! Bref, ce fut un bien joli moment de Rock&Roll !
BigBen.

THE MANSFIELDS + DEVIL'S FOOD CAKE

7 MARS 2004, LE TIGRE, SELESTAT

Décidément, l'asso Zone 51 a toujours le chic pour dégoter des groupes mortels, et ce dimanche 7 mars, les SéléstadienNEs n'ont pas failli à la règle. Passons rapidement sur les régionaux de l'étape, j'ai nommé les Devil's food cake qui font dans le Pounkàroulettes (ah...Punk power pop ? pardon !). Bons zicos, on sent qu'il y a des années d'expérience derrière, à conseiller donc aux amateurs du genre...
Si ce soir la faune Punk'n roll habituelle était réunie, je crois pouvoir dire sans me tromper que, même parmi les punks les plus cultivéEs de l'Est (pas de mauvais esprit !), personne ne connaissait The Mansfields. Alors voilà, le trio arrive sur l'estrade, première impression, visuelle : sans aucun doute possible, ces gars là sont bel et bien des punk-rockers (à moins qu'ils ne soient fraîchement débarqués de la Star academy), quitte à forcer un peu le trait en accumulant les clichetons du genre (T-shirt du CBGB, pantalon écossais, épingles à nourrice, ceintures à clou, tattoos, le chanteur semble avoir le même diététicien et le même coiffeur que Joey Ramone...).
Jusqu'ici tout va bien. Après tout va très vite, on branche les instruments et : Ouanetoufrifaure! Les accords de Rockaway beach réveillent le public et inaugurent un set assez pêchu, aux accents punk'n roll ricain très prononcés. Les influences naviguent entre les Ramones et Social Distortion, et on aura droit encore à la reprise de Teenage Lobotomy, et à une reprise du King himself (le titre du morceau ?...euh...sinon ça va bien?...). The Mansfields jouent vite, fort (mes tympans s'en souviennent !), et bien : j'adore ! Mais n'allez pas chercher de l'originalité là dedans, c'est bien du Punk'n roll à la papa : efficace et sans fioritures. The Mansfields nous rappellent, qu'avant de nous abreuver de daube commerciale pop punk pour adolescents pré-pubères en mal de rébellion, les ricains ont quand même eu la bonne idée d'inventer le punk. Les amateurs de la scène new yorkaise de 1976/77 sauront apprécier.

BERURIER NOIR

15 mai 2004 - Fête de Combat Syndicaliste - Paris

Bon allez, action ! A la demande générale me voilà à chroniquer la plus excellentissime surprise de ces dernières années : le happening Bérurier à la fête du Combat Syndicaliste organisé par la CNT les 14,15 et 16 Mai dernier. Mais PFIOUUU… Que dire… J'suis pas chroniqueuse moi !!! Juste eu la chance d'être au bon endroit, au bon moment…

Alors déjà la fête du CS c'est quoi ? C'est 3 jours de rencontres, débats, projections et concert au tour des action syndicalistes et de la CNT. Voilà, le décor est planté. Alors on est Samedi soir, il fait super beau, on a été jeté quelques œufs sur ces connards de SOS Tout Petits (associations d'ultra-catho prônant l'interdiction de l'IVG et des contraceptif, et puis quoi on remet nos crinolines aussi ???).

Les concerts débutent avec Tito Manuel, désolée j'vous raconterais pas j'sirotais des godets à l'extérieur en arpentant les tables de presse. Rumeur qui se propage parmi la foule… Quoi ?

Les bérus viendraient jouer ce soir ??? Pas possible, personne n'y crois vraiement, d'un autre coté la dernière partie de la soirée doit être assurée par Junior Cony (et oui Jean-Mi ex boite à rythme bérurière) avec qui ils vont partager la scène du festival de Dours le 18 Juillet prochain… Alors quelque part… Pourquoi pas ?… Les portables s'activent, le sujet est sur toutes les lèvres…

Skuds and the Panic People attaquent leur set, bien péchu, bien sympa, perso j'ai beaucoup aimé ! Mais les pauvres pas d'bol, v'la t'y pas que la raïa bérurière fait son entrée. Avec amplis, grattes et tout l'toutim, l'intention est claire. RHAAA !!!

Allez Messieurs, Dames, sortez d'la salle on a une balance à faire… Et Hop ! Tout l'monde dehors. Premiers accords de Petit Agité qui raisonne. Les portes s'ouvrent, tranquillou se poser à l'avant de la scène. Le set de Junior Cony débute, les bérus : François, Loran et Masto sont la pépéres en fond de scène à se dandiner et échanger des sourires. Très très bon roots reggae que nous offert Jean-Mi ! Les voix de Mister Irie et Chanty D. raisonnent, vibrent… Ca l'fait carrément bien, dans la vibe. Le calme avant la tempête !

Puis viennent les bérus, enfin !!! Suspence… Seront-ils à la hauteur après ces 14 années de silence et le concert-émeute de Rennes ?… Premiers accords : Noir les Horreurs. C'est la que super Kiwi votre reporter adorée sort l'appareil photo du sac, et oui ! 2nd coup d'bol de la soirée, avoir oublié l'appareil au fond du sac la veille ! Allez tant pis pour les photos de la Tante Hortense, je vide la cartouche mémoire pour immortaliser l'instant. Le public est en délire, pogo de folie, et chants qui résonnent. Après tout ce temps, tout l'monde connaît

encore les refrains par cœur. Le set se déroule, péchu, spontané, improvisé, Petit Agité, Vivre Libre ou Mourir, Helène et le Sang, en tout 14 titres. Pétages de cordes, oubli des paroles, mais on s'en fout de ça c'est l'intentanné du moment qui est bon, et la rage maître Renard, votre rage !!! Un p'tit clin d'œil à la CNT avec une nouvelle chanson ou un délire du soir intitulé « On n'veut pas travailler » Bah c'est bien bon tout ça !!! Un happening sans fioritures, brut de décoffrage, juste pour le plaisir. Et hop, un p'tit coup de Ravachol en final, aidé par le public, histoire de rappeler que Heu Ben on est pas la QUE pour faire les cons mais surtout pour changer des choses.

Pfiou, voilà un concert surprise qui fait du bien, sauf à mes orteils (bah les converses et un phacochère de 100Kg ça fait pas bon ménage !) Constater que ces clowns rouges et noirs n'ont rien perdu de leur âme, de leur fougue, de leur rage et de leurs engagements ! Un bien beau cadeau qu'ils nous ont fait ce soir là les bougres, un concert des bérus à l'ancienne, petite scène, sans artifices, brutal , efficace…

Allez salut à toi Punk Anarchiste, Salut à toi Skin Communiste !!!
-- Kiwi --

PUB : LISEZ …

RUDEJULES au pays des concerts ... 2ème édition

Aller hop ! C'est parti pour 3 mois de concerts. Bah le chômage c'est là où ça a du bon ... "Ben non je bosse pas demain, ni après demain d'ailleurs, ni la semaine prochaine non plus". Ouais ouias je sais working class, mais bon working class, j'ai donné pendant 5 ans, alors à défaut d'engraisser les patrons, ben je file mes assedics à des assoces qui se bougent. Point. Ceux à qui ça plaît pas, ben ils ont l'adresse mail, ou courrier maintenant, je me ferais un plaisir de traiter leurs doléances.

Petit nota : je suis sauvagement allé pirater des bouts de photos, voire des photois entières pour illustrer mes bafouilles et autres diatribes sur la toile. Avec une mention particulière pour les clichés sur les sites - officieux ou non - des groupes, et celui de Yann Derais (http///yannderais.propagande.org/). Je suis une grosse merde, la prochaine fois j'appelerais même à 4h00 du matin pour demander.

En plus ce soir je suis de mauvaise humeur, exécrable même ! Eh eh eh, attachez vos ceintures, va y avoir des turbulences !

On attaque avant la sortie du LYF #76. Hop un p'tit coup de Deloréane et zou. Quel nom crétin pour une

bagnole.

Samedi 31 janvier, Montbéliard, Atelier des Moles, DAVE HILLYARD & THE ROCKSTEADY 7. On retrouve une salle enfumée où les tondus se comptent sur les doigts de la main. Ben, le Chef, un camarade parisien et moi. Ah oui c'est vrai y'a match ce soir. Et ben tant pis pour les autres. Parce que c'était sacrément bon ! On retrouve dans la formation 3 membres des Slackers

: Dave Hillyard au saxo, Vic Ruggiero au clavier et Will Clark au trombone. Autant c'est à la mode de revoir pour la n-ième fois les monstres sacré de la scène nous ressortir les vieux classiques, autant là ben ils ont su nous apporter un souffle nouveau. La preuve que la scène ska-reggae nous réserve encore des agréables surprises. Un concert intimiste, une ambiance chaleureuse, le déplacement en valait vraiment la peine ! Histoire aussi d'apporter notre soutien aux copains de Montbé.

Lundi 9 février, HARUM SCARUM et NO ONE IS PËRFECT au Molodoï, Strasbourg.

Agréable surprise de voir par chez nous les filles de Portland. Je me devais d'y être, ne serait-ce que pour affonter les quolibets et remarques des anar-copains et copines qui n'aiment po la BFM et qui considèrent les tondus comme des individus machos, sexistes, violents et stupides. Et puis HARUM SCARUM, voui c'était la première fois ... Surprise, c'était un gars à la batterie, remplaçant au pied levé. Alors je sais pas si c'est des siècles de société patriarcale ou une ghettoïsation à outrance des féministes, mais bon quand j'essayais de causer un peu en anglais et de refiler le zine, ben, j'avais l'impression qu'elles craignaient que je ne les dévore ! Bref passons. Les No One Is Perfect nous ont balancé un punk-à-roulette ma foi pas désagréable. Péchu et nerveux. De temps en temps c'est plutôt sympa. Harum Scarum c'était un set terrible : du pur rrrrrrriot-girly-anarcho-punk. De la rage, de l'énergie, ... Rapide et puissant. Coté public, bah c'était la sortie des alters-punk-babos-à-chiens-et-à-fumette. Quand je vois les bourrés de service qui pogotent à moitié sur le groupe, quand j'entends que le chien, la gueule devant les enceintes, ben c'est parce qu'il aime la zique. A 100 ou 110 dB dans ses oreilles, je doute. Du coup, j'ai des envies subites d'être con. Je me calme avec la table de presse à tenir, à expliquer que le prix libre c'est pas gratos non plus, et que des autocollants, ben c'est pas la peine d'en

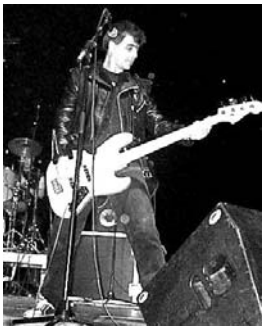
prendre 50, parce que l'agenda, ben il sert aussi à écrire les devoirs. Rien ne m'aura gaché au final cette soirée. Et rentré dans mes pénates, c'est le voisins qui ramassent. Harum Scarum en live c'est une tuerie, en vinyl, c'est une tuerie. Aussi. Et que même les 33 tours ils sont beaux. Pfff je vous dis, je suis tombé dans un anarcho-complot.

Arfff le 14 février, et ben c'était un joyeux bordel. Le SCALP 57, nouvellement monté, organise à Forbach, son premier concert de soutien. Forbach,

paisible cité balnéaire, minière et industrielle de Moselle ... Ses usines démantelées, ses fachos. D'ailleurs, de nombreuses menaces des fafas, mais la solidarité jouant, on était nombreux à être montés, au cas où. Bien sûr ils n'ont pas montré leur groin, une fois de plus. Les seuls groupes que j'ai pu voir ont été les **DERANGES** et les **NEOPHYTES**. Le reste du temps je m'entraînais à faire des galipettes dans les buissons avec la batte dans la veste et à faire des concours d'opinel.Public messin, nombreux et acquis. Ambiance et énergie certes. Mais bon sans plus quoi. Ah si tiens des punks cassent encore leur guitares. C'est fou non ? Du coup ça permet de causer !

Et de se rancander pour le lendemain à Strasbourg, histoire de voir THE BUSINESS. Après un petit kebab (avec plein de viande morte dedans), let's go à **l'Atlantik de Freiburg (D-Oi-tschland)**. Rumeurs sur le public probable ... et sur place agréable surprise, les Goodboys freibourgeois ou ce qu'il en reste et toute la raïa aux cheveux courts est là. Pas de soucis donc ! Quelques bières et les **GUITARS GANGSTERS**

attaquent une première partie bien rock'n'roll. C'est toujours génial de voir des groupes qui s'éclatent et qui, on le sent, sont contents d'être là ! Pas vraiment Oi! mais très agréable surprise. Ravis de taper la discute avec le public, mon mauvais anglais m'aura permis de comprendre qu'ils tournent avec The Business depuis une dizaine d'années, qu'ils sont bons potes et qu'ils viennent du même coin. Et que si je prends les deux 45 tours, j'ai droit au badge. Je suis faible. Encore des vinyls. BUSINESS, première fois aussi pour moi. Décidemment cette 2éme Edition, j'aurais pu l'intituler toute première fois ! "Bonjour, je viens chercher ma calbotte". Pan dans ma face. Un set à 200 km/h, les tubes s'enchaînent, le public et là et on sent que Micky Fitz prend vraiment son pied. 1- Il a quelques canettes de Guiness rien que pour lui, 2- l'ambiance est terrible. De la bonne Oi anglaise, pitain ça fait sacrément du bien quand même ! Excellent concert. Et au moins ce n'était pas dans un festival où le public se compte en milliers. Je maintiens que c'est dans les petites salles qu'on a les meilleurs concerts. Pour finir, c'est le crew strasbourg-colmar se fera virer de la salle. "Ah merde y reste plus que nous". Les sacs, derniers clients, "ach ils font gier zes franzais ".



La semaine suivante, vendredi 21 février, c'est LE rendez-vous de début 2004 ! LA grande messe ! LE concert à pas louper ! Et c'est Limoges qui représente ! BRIXTON CATS, BOLCHOÏ, BRIGADA, LA SOURIS DEGLINGUEE. Et ouais une affiche qui calme ! Voyage avec les nancéens. De Strasbourg, juste Bougl et moi avont fait le déplacement, les autres, ben qu'ils restent sur

Stras tiens ! Ah oui c'est vrai y avait Thalassa. Combien ? 850 bornes de route ? Ben ouais mais diantre que ça en valait la peine ! Traversée de la France ... Bercés par les kilomètres et un autoradio, dont nombreux sont ceux qui lui veulent une mort lente et douloureuse. Arrivée tôt sur Limoges, pique nique à la bière et les premières têtes connues arrivent. Et oui ces moments là, au delà des groupes qui passent, c'est aussi l'occasion de faire la fête avec le Redfo, et tous les autres bien sûr ! La sécurité est obligée d'intervenir quand on dévoile le nouveau LYF, le #76, au public, on a frolé l'émeute. Heureusement les BRIXTON CATS attaquent assez vite ! Troisième fois que je les vois et c'est de mieux en mieux. Solen à les cheveux blonds cette fois-ci, mais ça ne fait pas tout. Le public est chaud, connait les titres et le groupe maîtrise de mieux en mieux son affaire. Un grand moment de street punk ! Beaucoup d'émotion. D'abord parce que c'est devant la scène qu'on est plantéEs, qu'on retrouve des têtes connues, parce l'ambiance est survoltée ! Debout, debout, peuple de Palestine, pleure pour tes fils qu'on assassine ... Debout, debout, peuple de Palestine, ceux qui te tuent paieront leurs crimes ! De plus en plus de maturité, d'habitude de la scène, pfffiouuuuuu, première claque de la soirée, les titres de la démo deviennent tout simplement des hymnes ! Petite pause, histoire de causer un peu, de boire une mousse avec Blacky ou Louise, Suédois, Daniel, le Section Barre-à-Mimine ... Et là, c'est BOLCHOÏ qui met le feu (oui première fois aussi ...), après leur CD tant attendu, cette date est l'avant dernière de la vie du groupe. Emotion encore. Un seul commentaire, je redirais en moins bien ce que tant de monde à déjà exprimé. Ca vient de Bougl : "dans la Oi, tout a été fait ou presque, et Bolchoï, ben ils ont su nous offrir quelquechose de nouveau". Nono nous a gratifié d'on look excellent (cravate chemise, costar, docs ...) et le groupe nous a offert un pitain de moment. Je ne sais trop quoi dire mais, voilà deuxième grosse claque. Deux joues, ça fera la stéréo comme ça.

L'ambiance est à son comble. Surtout que maintenant, c'est la BFM qui va se lancer. C'est la première apparition du nouveau line-up, Ludo a cédé sa place au Pâtre et Jeremiah à Fred Alpi. Je ne rentrerais pas dans les détails. Coté musique, c'est toujours la BFM, avec ses classiques incontournables. Au delà du concert, beaucoup attendaient de voir les nouvelles têtes jouer. Pas un concert exceptionnel, mais ça fait toujours très plaisir d'être devant la scène. Chose nouvelle, le public était toujours aussi présent mais différent, plus jeune et moins tondu ! Pas forcément une mauvaise chose de voir les jeunes reprendre le flambeau. Pour ce qui est de LSD, autant certains vouent un culte nostalgique et orgasmique à ce groupe, autant ben ce que j'ai vu ce soir là ne m'a pas fait plus d'effet que ça. Non je n'ai pas sali mon caleçon ! Même si c'était encore une première fois ! Pffffff décidemment ce début 2004 hein ! J'étais du côté des tables de presse, à bouffer du saucisson et tailler le bout de gras (ICO oblige !) et ma foi c'était très bien pour voir un concert de rock-musette. Je ne suis pas un nostalgique de la *grande époque* et je ne le serais définitivement jamais ! Après une telle soirée, on ne pouvait en rester là ! Direction la fac, avec un after pas piqué des hannetons ! Kro à 1€, presque toute la raïa est là ... Grosse ambiance, grand moment. On a même eu droit à la seule baston de la soirée. Je crois qu'on va se cotiser pour acheter une muselière aux dijonnais ! Ca se termine sur les coups de 7h00 / 7h30 du matin avec devant la salle, plus que des bordelais ou des ex-bordelais. Bordeaux plein pot ? Tu m'étonnes con ! Un coup de chapeau au crew de Limoges qui nous a offert une grande soirée ! Merci encore à vous ! Oi ! Le retour le samedi au petit matin a pas été évident ! Ces moments là, on a envie de les prolonger les plus possible.

Le samedi soir (21/02/04), petit coup de main à l'équipe Baby Burn, pour un concert bien garage. Il faut quand même redescendre un peu sur terre ! SCAT RAT BOOSTERS, HATEPINKS et SHOEMAKERS. On se caille à la porte, mais les Hatepinks, un des groupe issu de l'écurie marseillaise, véritable vivier de la scène garage en france, me réchauffe sacrément. Poilos le perfecto du chanteur avec un patch ... Police Nationale ! Mon initiation au garage avec Baby Burn continue. Les canadiens de SCB, ne m'ont pas plus plu que ça, mais faut qu'en même avouer qu'à trois, deux guitares plus une batterie, ils se défendent rudement bien ! LoFi rules ! Shoemakers ne m'a pas laissé de souvenir particulier.

Lundi 26 avril, c'est au Tigre (Sélestat 67) que ça joue. Et quel plateau camarades. J'AURAIS VOULU et INNER TERRESTRIALS, tout ça pour 3€ ... Heureusement que c'est la fin du mois et que je roulais ce soir là, parce que sinon, ça se serait réglé à coups de bières et de pastis ! J'Aurais Voulu, le groupe a eu son heure de gloire et nous revient avec une formation recomposée : Ludo à la basse, Jeremiah à la guitare, Greg à la batterie. Ce soir c'est le premier concert du nouveau line-up. On retrouve un répertoire composé de titres produits avec l'ancienne formation plus quelques nouveaux (Paris-Colmar, Rock or Die, ...). Ca fait sacrément plaisir de voir les copains reprendre du service ! Bien sûr les débuts sont quelque laborieux parfois, mais dans l'ensemble, J'Aurais Voulu n'a rien perdu de cette énergie, qui fait que le punk-rock me fait toujours autant vibrer. Le public est assez mou, c'est dommage. Les Inner Terrestrials que j'avais eu le plaisir de découvrir ici, quelques mois auparavant, nous balancent un set assez rodé, un peu trop à mon goût. Bien sûr c'est bon, bien sûr c'est excellent, comme d'habitude j'aurais envie de dire. Quelques punks se réveillent, mais l'ambiance n'est pas fameuse. Ca ne bougeait carrément pas. Pourtant leur mix reggea-punky-anarcho-dub est toujours aussi efficace. Je regrette quand même qu'ils ne nous aient pas joué Guns Of Brixton. Mais cette fois-ci on a eu droit à un écran avec des projections d'images, mélange du concert et de luttes diverses, pas spécialement pacifiques. Comme me confiera un des membres du groupe, l'ambiance était bonne et ils n'ont pas eu trop chaud. Ca doit être ça. J'ai peut être besoin d'auréoles sous les bras pour bien aprécier ! Enfin une très bonne soirée quand même ! Merde mon humeur ne va pas transparaître dans mes gigs reports ?

Et puis sur Strasbourg, ça commence à méchamment se bouger. Un haut lieu du Rock'n'Roll, commence à voir le jour. J'ai nommé le BEAT-CLUB. Un caveau sous un bar (Zanzibar, 1 place St Etienne), du lundi au jeudi de 19h00 à 4h00, bières et pastis à 2€, un plafond qui transpire, et du rock'n'roll sous toutes ses formes (concerts, disques, présentation de labels ...). Que demander de plus ? Du ska, de la Oi, du street punk ? Effectivement ... Et ben y'a qu'à (la preuve, j'y ai bien fait jouer les J'aurais Voulu). Mais bon avoir déjà un lieu comme ça qui puisse autant rassembler de personnes, sur lequel Lauch a la totale liberté de programmation, à part le week-end où il faut composer avec les autres. Mais bon il n'y a pas foule pour y faire des choses. Et c'est à un rythme assez frénétique que les concerts s'y enchaînent ... Avec pour spécialité, les plans de dernière minute (genre organiser Oberkampf 48 heures avant la date). Du coup, bah j'y suis souvent, je rentre tard tout le temps, bourré parfois, et sourd fréquemment à l'appart. C'est cool non ? Quoi je suis un fumiste ? Alors dans l'ordre ou le désordre, j'en sais foutrement rien, valaa ce que j'ai pu y écouter !

C.AARME : du HxC suédois, je crois. Ben un groupe

de HxC de plus quoi. On retrouve les recettes classiques, y compris un chanteur vraisemblablement psychotique. Du HxC psy alors ... Franchement, j'ai pas aimé. Looky en faire une chronique Papy Boeington : on le descend en flammes à la façon têtes brûlées. Hé hé.

MAP : là par contre, c'est une très agréable surprise. J'avais eu le contact pour les faire jouer lors de leur tournée en France au mois de mai. A mon grand regret ça n'avat pu se faire ... Et voilà que Lauch les programme presque au dernier moment. Ce n'est pas un concert, c'est un vrai show qu'ils nous ont fait. Pourtant le public clairsemé était loin d'être conquis. Et là, la c'est la recette magique d'un ska punk bien énervé : parfois des sonorités un peu métal, mais compensées par un sax qui se déchaîne. Les textes sont bien revendicatifs. Oui j'avoue, j'ai pris mon pied ! Et quel pied ! La claque quoi. Un show de plus d'une heure, à toute vitesse. Chapeau bas les québecois. Je suis très pointilleux sur le ska-punk, mais là, c'est réussi. 4 albums à leur actif, bientôt 10 ans qu'ils jouent ensemble. Bref un groupe qui mérite d'être mieux connu dans nos contrées. D'autant plus qu'ils sont très sympas. Aller on file jeter un coup d'oeil sur leur site et on télécharge les MP3 : **http://www.maprock.cjb.net/** Mort aux pourris !!!

NEUROTIC SWINGERS : les marseillais de chez Lollipop Records, sont venus sceller un pacte de collaboration aïoli / choucroute, avec leur passage au Beat-Club. Déjà conquis par leur album, *What's Your Definition Of Underground,* j'attendais de les voir sur scène. Pan, dans ma gueule. Le mélange punk 77 / garage, donnait bien en studio, mais en live, mes aïeux et aïeules, une tuerie. Leur set n'est pas très long, mais qu'est ce qu'on ramasse. D'aucuns diraient qu'ils se la jouent un peu trop. Mieux vaut jouer alors. Fort, vite, bien, carrément bien même, et encore une fois, avec le sourire. Ils se font plaisir. Et

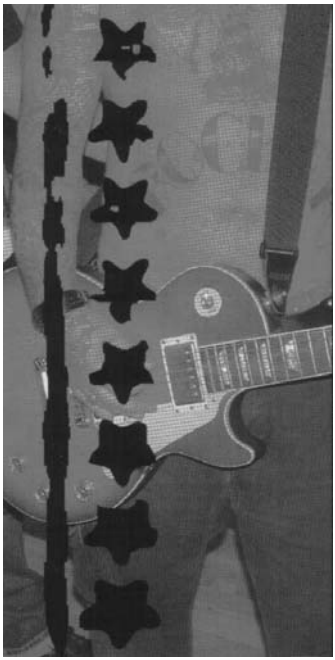
moi aussi. Non le Rock'n'Roll n'est pas mort. Avec les Neurotics, il regagne ses lettres de noblesse. Sans tomber dans les copies de Motorhead et des Ramones. Et des gens de fort agréable compagnie de surcroît. Si si ma bonne dame, je vous assure. Aller zou en attendant de les voir ou de les revoir, un se fait une piqure de rappel avec l'album (dispo chez Bankrobber, pour les mauvais élèves qui n'ont pas lu le LYF#76).

BAD NASTY + BURNZ avec Rock'n Roots : bof bof bof ... Ah je savais bien que je ne devais pas chroniquer ce concert. Je venais de faire un gig report aux petits oignons et vala t'y pas que ce foutu pc ce met à redémarrer comme ça sans me prévenir. Le félon, le fourbe ! Pfff c'est un coup de Fred-Earquake-Tout-doit-disparaître. Alors les Burnz ? Je vous préviens, là je suis énervé. Donc ouais c'est du teenage-punk-rock-à-roulettes. Quand ils sont bourrés, c'est marrant. Quand ils ne le sont pas ça l'est moins. Mais bon, ces jeunes, plein d'énergie à revendre. On persévère, je suis sûr que ça en vaut carrément la peine. Les Bad Nasty, ben rien, le vide. Si c'est du punk, les oiseaux de salon sont de sortie. Quoi j'aime pas les crètes ? Eh là j'ai fait un effort pourtant ! Musicalement, c'est du punk. Comme sur leur split 45 tours avec Dick Spikie. Alors ben je suis resté au comptoir, à me poser l'éxistencielle question, bière ou mauresque ? Finalement j'ai fait les deux. Bref Bad Nasty, ils n'ont pas inventé l'eau chaude et je confirme, ils ne transforment pas l'eau en pastis. Du coup, en rentrant, je me suis vengé. J'ai écouté le premier album de la Brigada. Puis le deuxième. Et je me suis dit, mes chats, même s'ils ont pas crète, eux c'est des vrais punks. Ils ont une précision inégalée pour gerber là où il ne faut pas.

J'AURAIS VOULU à Schopfheim 15/05/2004.

170 bornes de Strasbourg, en Teutonie. J'y vais, j'y vais pas ? Finalement, après un premier concert terrible, après leur 1er mai à Rennes, je ne pouvais les manquer. La route pour y aller avec Butcher Boy, a été une bonne entrée en la matière. Pleine de décibels qui

vont bien. Un groupe, c'est aussi, les potes et le public. Alors, le crew est là. Le lieu est géré par une assoce bien anar comme il faut. Klâsse. Le café Illtrucmuche est parfait. La salle pas trop grande, ni trop petite. Impec. Le public super jeune - on avait l'impression d'être de vieux briscars - a au moins ça pour lui : spontanné et carrément enthousiaste. Des punks, des tondus, des pas lookéEs ... Bref ça s'annonce excellent. Et ça le fut ! Le premier groupe, dont le nom m'échappe, nous a fait un mélange de Nirvana et de plein d'autres choses. Mais pour eux, c'était la première fois - tiens encore ! -. Et bien ils ont pas mal assuré. Ca fait plaisir à voir. Le public était à fond avec eux et on se laisse prendre au jeu. On décide aussi de rester dormir sur place (en gros c'est une barraque entière qu'ils gèrent, avec un vrai



dortoir collectif en haut). C'est là que les choses se compliquent. La bière coule à flot. De même pour leur saloperie de cola-vin rouge. Korea ça s'appelle. Si on vous en propose, fuyez ! Et enfin les potes montent sur scène. Rhaaa, c'est encore meilleur. On sent les J'Aurais Voulu déjà un peu plus rodés. Quelques pains, certes, mais ça le fait trop. Public excellent, ambiance de feu. Le pied, énorme ! Ca joue bien longtemps. Le set est sensiblement le même, alternant anciens et nouveaux morceaux. Ben ouais aller zou, je me re-écoute pour le n-ième fois ce nouvel album, *Partir Sans Dire Adieu*. Histoire de se remettre dans l'ambiance. Les mots du coup me manquent. Bref, un très grand moment ce concert. La suite a été plus brumeuse. Il paraît que j'ai mangé des cacahouètes et qu'on a pu le vérifier par la suite ... La fête a continué tard, très tard ... C'est ça le punk rock aussi ... Pour les miens !

Des chroniques à Rudejules

Et oui je vous fais chier avec mes gigue-reports, mais vu la pile de cd et vinyls que j'ai sous le coude, je ne pouvais attendre le prochain LYF, pour glisser quelques chroniques. Yark yark ...

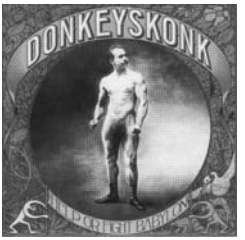
JOHN JAMES AND THE SOUL MAKERS - 69 People. (Red Head Man)

Encore un complot lyonnais. Décidemment, même RHM s'est fait avoir. Il se disait : "ouais klâsse, ils ont bien cartonné au Dance Ska La 2004, leur ska roots fortement teinté de soul va faire un carton en cd et je vais me faire plein de thunes. En plus estampillé 69, les tondus vont se jeter dessus". Mais merde Ronan, c'est encore un coup des lyonnais ! D'ailleurs même moi je me suis fait avoir. Non je l'ai pas acheté, non je ne l'ai pas téléchargé en me tripottant - l'illégalité me donne mmm des frissons -. On me l'a filé sur Paname, caché au milieu d'une cagette d'écharpes du Rude Social Club. En double exemplaire. Ah faut que je file des thunes aussi ? En soutien aux antifas de Vincennes ? Admettons. Bon je l'écoute au moins alors. Et voilà je me retrouve sous vos yeux rougis par cette longue lecture (les chiottes sont toujours très mal éclairés) à la chroniquer pour LYF. Ah qu'ils sont

forts ces lyonnais. Quoi des ex-Radiators, des éléments des Vikings Remedy et du DUb Collectif Artisanal ? Mais c'est Rennes ça ! C'est pas Lyon ! Pffff décidemment j'y comprends plus rien moi. Et c'est bon en plus. Ca déchire même. Du ska roots parfaitement maîtrisé. Cuivres, orgue et guitares se posent à merveille, les rythmes s'affirment et les influences se mélangent. Aucun doute. Un très bon cru. Soul, jazz, dub aportent une touche excellente. Je vous passe les comparaisons. C'est du bon. Vivement à nouveau sur scène, j'y serais cette fois. Ah oui 10€20 PC chez RHM. Il est frais mon poisson, il est frais !

BUSINESS - Hardcore Hooligan (Burning Hearts - 2003)

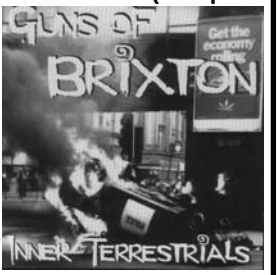
Je suis faible. Je suis faible. Je suis faible. Encore un concert où je ne peux m'empecher de chopper le vinyl qui va bien. Au début vu l'artwork, je croyais que Business faisait un tribute aux barres chocolatées qui font rugir. Un hommage à la Guiness m'aurait moins étonné. En fait c'est de foot dont il s'agit. Je n'ai pas trouvé la reprise du "Chant des Supporters". Tant pis. Sinon pas de surprises. Ca chante, foot sur de la bonne oi ! anglaise bien grasse à souhaits. Ben ouais, rien de transcendantal, mais c'est quand même rudement sympathique. Pour les réveils difficiles, les soirées arrosées, les mariages, anniversaires, enterrements de vie de je-ne-sais-quoi, Business vous sauvera la mise. Des années d'expérience à votre service ! Merde 1h30 du mat, faut que je baisse le son, sinon c'est moi que les voisins vont enterrer. Bref un skeud pour les fans, pour ceux qui veulent découvrir Business, pour les footeux, pour mamie qui cherche de la musique pour ses cours d'aquagym ...



DONKEY SKONK - Help or Fight Babylon (autoprod 2003)

J'avais déjà chroniqué la démo 3 titre ailleurs. Osons le luxe et l'opulence. C'est cette fois-ci le 11 titres auquel j'ai droit. Les DS, c'est du ska-core. Pas d'erreur possible. Que les collectionneurs Nintendo foutent le camp. Je ne suis pas fan du genre, mais c'est vrai ils maîtrisent musicalement bien leur affaire. Un peu trop d'accointance avec les Kargol's, certes, mais bon c'est pas avec Tryo qu'on a bercé leur jeunesse. La mienne non plus (on s'en fout, je sais). C'est péchu, rythmé, musclé, propre, mais aussi bien varié (morceaux de skacore, hip hop, reggae, dub). Bon je vais encore râler, mais les textes auraient parfois mérité d'être moins léger et dernière chose, au delà de 5 minutes, sauf si c'est vraiment très bon, je cherche frénétiquement la télécommande. Bref les amateurs du genre seront ravis, pas de soucis, la qualité est là. Notez que le groupe écume les scènes depuis 1995 ou 96. Ils méritent de percer encore plus (pas mes tympans pitié).

INNER TERRESTRIALS - Guns Of Brixton (autoprod 2003)



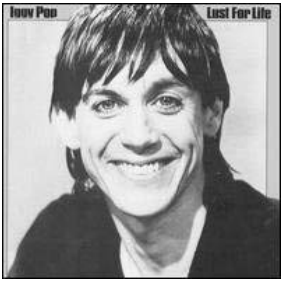
Echangé contre d'improbables fanzines dans un improbable concert, je me devais d'avoir ce 3 titres des IT. Et s'il le faut j'emploierais des moyens légaux. Rien que pour cette version de Guns Of Brixton. Je la possédais déjà en un enregistrement de piètre qualité. Je m'explique : en novembre 2003, les IT en concert, dare dare dès que le titre est annoncé, j'appelle mes chats à l'appart, ils mettent le volume du téléphone à fond et enregistrent en prise directe sur la chaîne hifi. Bien qu'écoutable la qualité restait moyenne. En plus après ils se sont enregistrés à faire les cons. Ces chats, c'est vraiment des branleurs. Revenons aux IT ! 3 titres, 10 minutes et 45 secondes. Guns Of Brixton est un hommage magistral à Joe Strummer et aux Clash. En même temps ce titre donne un aperçu de leur talent et de leur style si particulier. Du ska ET du punk, pas une soupe douteuse, les deux. Passant allègrement de l'un à l'autre. Off With Their Heads est tiré de l'album "X". Rageur, violent, énergique. On termine sur War en version live. 3 très bons titres, pas un moins bien que l'autre. Allez, je fais mon sale gosse, spécialité de la maison, qui en veut toujours plus : y'a pas moyen d'en presser des vinyls, hein dites ? Bref, indispensable. Dispo dans toutes les bonnes crèmeries.

Les Kro-niques à BigBen

Bon alors, ça sera quoi !?? Hum, Et si on conceptualisait un peu le domaine des chroniques !? Qu'en dis tu, ami lecteur !?? non, non, pas un truc chiant, juste un truc différent, t'vois !? Assis toi, prends une mousse, je m'explique : j'ai la une petite pile de cédés, et par thème, on va tranquillement se les chroniquer … aller, lets's go !

Aller, deux vieilleries pour commencer, si comme moi vous êtes un fan des « bacs-à-soldes » des supermarchés où parfois, entre un Claude François et un Mike Brandt on trouve des perles ...

Iggy Pop Lust for life (RCA) 1977 ; (Virgin) 1990



Ce disque date de la collaboration de l'Iguane avec Bowie, et il a été enregistré dans l'urgence absolue, six mois après le précédent album du Pop (le froid et glauque The Idiot) et quelques semaines après le Low de David Bowie. Comment qualifier ce disque …Il est spontané car enregistré en treize jours par nos deux compères, le ton est dur, brut, bref, percutant avec les hymnes : « Sixteen », Success », Tonight », ou encore « Neighborhood Threat » qui font d'Iggy le vénéré parrain du punk. A noter deux perles, la ballade triste et désenchantée « The Passenger » contemplative et hypnotique et le morceau titre « Lust for life » ou le Pop tonne son amour pour la vie et ses vices sur fond de guitare garage (le premier qui me parle de Trainspotting, j'le tape !).

Ramones It's Alive (Sire) 1978 ; (WEA) 1990

J'ai parlé de ce disque à Jérôme, et sa réponse enthousiaste à été unanime : « Ce disque, c'est celui qui m'a fait aimer le punk-rock ! ». Ca calme, hein, tout de suite ! Autant vous le dire moi, c'est celui qui m'a fait aimer les Ramones et c'est une véritable tuerie : 28 titres envoyés en, tenez vous bien, 54 minutes et 38 secondes … Autant vous dire que ça démarre très fort, gniagniagniafour et pan, « Rockaway Beach » embraye au quart de tour ! Ce disque est fou, y'a pas c'est du grand Ramones, enregistré live le 31 décembre 1978 au Rainbow Theatre de Londres et il n'y a pas un temps mort, pas une baisse de régime, il est tendu d'un bout à l'autre, tout en harmonies et en mélodies ramoniennes. A noter, qu'il peut composer un bon best of, ou une superbe introduction aux Ramones avec la majeure partie de leurs hymnes envoyés à 100 à l'heure sur ce disque, de « Teenage Lobotomy » à « We're a happy family ».

Et si on passait aux régionaux de l'étape, avec deux p'tits cédés de groupes du coin, les graisseux des Hellsuckers et les pounks garageoïdes d'Exxon Valdez. Aller, hopla, donc !

Hellsuckers Tonite destruction (Thunderbirdmusic) 2003

A l'écoute, il est clair qu'on évolue entre hard-rock brillant (« Deathstone ») et heavy metal gras (« Holy Driver ») et même parfois, quelque part tout près du garage, avec notamment le « Demonspeed » et ses « too faaaaast » repris en cœur et son phrasé très détaché ou le titre « Ex-bitch » avec ses voix saturées et son attaque de guitare aigrelette (Je sens que cette remarque va pas plaire, si j'en crois la note de pochette : « DIE you lo-fi garage motherfuckers ! », explicite non !?). D'autres morceaux trempés dans la vitesse pure et la rythmique d'airain font penser à Motörhead ; dans l'hypothèse ou bien sur Lemmy s'est mis aux pastilles Valda ™ et aux pisse-mémés pour la gorge. A noter un morceau bonus, avec une reprise live & loud du « 20th century boy » de T.Rex. Au final un bon disque, ne pas seulement réserver aux chevelus !

Exxon Valdez Unreleased fever by professional wankers (Lollipop) 2002(?)

La encore, c'est du brutal, même si on change de style, car les 17 titres de cet albums sont expédiés manu militari en 19 minutes et 10 secondes, pas plus … « Sugar », le premier brûlot s'égrène sur la platine et je bloque sur le visuel de la pochette, vraiment excellent et très révélateur de l'univers du groupe (big up. à Miss Candy, qui en est responsable !). Revenons à la zique, ce groupe, où Lauch, notre ami du Beat Club officie à la guitare est branché sur le 380 alternatif et nous distille du bon punk garage teinté de rock&roll avec guitares agressives, voix claires et/ou cœurs hurlés. Seul bémol, les compos sont un peu trop linéaires à mon goût et l'ensemble sacrifie un peu la diversité au profit de la vitesse et de l'énergie. Seule exception, « New Disco » est excellente, avec son phrasé rap et sa guitare un peu plus lente. Pour résumer, un disque qui s'écoute très fort au réveil pour avoir la patate toute la journée.

Et pour finir encore deux petites galettes, des nouveautés cette fois ci et qui plus est, du ska, parce que la musique de rocky, ça va bien 5 minutes, non !?

The Skatalites Roots party (XIII bis Rcds) 2003

A l'heure ou l'on s'apprête a fêter les 40 ans de carrière du mythique groupe jamaïcain, est sorti ce cédé qui recèle un live enregistré peu avant, en, 2003, à l'ancienne Belgique de Bruxelles. Bon, mes petits camarades vous le dirons, ce genre de galette ne vaudra jamais un enregistrement de chez Top Deck à la grande époque mais il reste très sympathique. En effet la première bonne surprise est l'excellente qualité du son live, et la teneur groovy des basses (les voisins vont encore être content !),Lloyd Brewett, le contre-bassiste originel est également bien bavard entre les morceaux, introduisant chacun et faisant monter la sauce auprès le public … Au niveau morceaux, rien que des classiques, avec par exemple « Latingo ska », « The guns of Navarone » ou encore Phoenix city ». Seul manque « Occupation » ! Un reproche seulement, les Skatalites ont tendance parfois à laisser prédominer la technique pure en étirant les morceaux par des soli ou des collisions d'autres thèmes dans le morceau. Ca plaira certainement aux amateurs de jazz, mais le Rudeboy sera certainement désappointé ! Mais ils sont aussi très fort, la reprise instrumentale des Beatles, « I should have known better » est excellente, même pour moi qui conchie ces derniers ! Ne manquait ce soir la que Doreen Shaeffer remplacée au pied levé par un chanteur lors du désormais traditionnel medley rocksteady. Pour finir, un bon disque qui a pour lui de bien cerner la musique des Skatalites avec un gros son, presque trop rond (trop carré pour d'autres !), mais qui se dilue un peu en plans jazzy peut être dus au feeling du live.

V/A So precious Ska 1(Big 8 Rcds) 2003

Various Artists pas tant que ça en fait car ce sampler de la scène ska « non-festivo-fusiono-nawak » française regroupe en fait le Two Tone Club (3 titres), Jah On Slide (3 aussi), Viking's Remedy (3 également), Soul Invaders (2 titres) et The Elements, Acapulco Gold et Moon Invaders avec respectivement 1 titre chacun. Le feeling de cette compil' est tantôt cool et rocksteady, avec des morceaux tel le « Dance the Reggae » des Viking's Remedy, le « Besides » des Moon Invaders ou la reprise de « Perfidia » par Acapulco Gold, tantôt nutty avec le « Muhammad Ali » des Soul Invaders et sa voix enlevée, l'instrumental « Two Boules Tchèques » des Jah on Slide et son binôme cuivres + orgues démoniaque ou encore le « This town » des Two Tone avec son gimmick rapide et ses cœurs. En bref une bonne compilation qui vous fera skanker dans le salon en hurlant « rrrrruuuuuuuuuuuuuuude boy » !

On a testé pour vous...

BEAT CLUB, STRASBOURG, UNE SOIRÉE ROMANTIQUE DE MAI...

C.Aarmé

L'aut' soir, en sortant d'un restau chic et cher avec une jeune amie fortunée, nous nous dirigeâmes, presque instinctivement vers le centre ville. Oui, il faisait beau, une belle soirée de fin de printemps, idéale pour aller seuls, en amoureux, sur les quais, admirer les bateaux mouches et les touristes allemands buvant des Pils sur les bancs, dans la joie. Soudain, à l'improviste, une idée de fin de soirée rocambolesque vint au cerveau de ma compagnie d'un soir. « Minou (eh, oh, pas de blagues, c'est mon nom de scène), il y a bien ce quatuor à cordes scandinave qui passe au Beat Club. Cela vous dirait-il d'y faire un saut, tout mon cabinet y sera…. ». Fichtre, me dis-je, qu'est ce que ça doit être drôle d'être dame pipi dans un cabinet d'avocats. « Okay machine, répondis-je avec l'aplomb de mes 17 ans. Allons au Beat Club. » Arrivés au Beat Club en question, nous nous fondîmes dans la foule clairsemée (le caveau n'est déjà, à proprement parler, pas exceptionnellement grand), attendant impatiemment que le groupe commence à jouer. C'est assez tard que cette bande d'hurluberlus monta sur scène, un chanteur juvenilement atteint, un guitariste aux lacunes de cordes évidentes, tout cela dans la bonne humeur. (non, en fait non, mais ça sonne bien). C'est ça C.Aarmé, la nouvelle coqueluche de chez Burning Heart ? Ben oui, mais en même temps, c'est bien la première fois que j'en entendais parler. D'entrée, ça bourrine, c'est fort (le niveau sonore), trop fort, indisposant, presque. Ils jouent vite, le chanteur beugle, le guitariste s'excite sur ce qu'il lui reste de cordes, c'est violent. Pas notre tasse de thé. On reste regarder, tout de même, ce groupe s'échiner à évacuer le maximum de sueur en un minimum de temps, très énergétique, le set. Bon, je ne vais pas faire ma mauvaise tête, dire, « ouais, mais non, mais qu'est ce que c'est que ces zazous ». Non, je considère juste que ce n'est pas le genre de choses sur lesquelles j'aime danser dans ma cuisine. J'en connais qui auront apprécié. Je suis juste sorti m'aérer dix minutes, histoire de laisser mes trompes d'Eustache souffler un poil. En redescendant, je m'aperçois que le DJ a remis la sauce. Quoi ? Trente minutes de concert et basta ? Il semblerait bien, oui. Dépité, je laissais mes camarades s'abrutir à la bière bon marché tandis que seul, comme un pauvre malheureux, je retournais à la maison, histoire de rattraper le coup en me remettant un coup la discographie de Barry White. Rhaaaa, c'que c'est bon, ça.

LOOKSMART!

the (international) noise Conspiracy

FESTIVAL ROCCO DEL SCHLACKO, PÜTTLINGEN, 19 MA

Amis pouets bonsoir. De la poésie, il en aura fallu pour supporter tout ce qu'on a supporté ce jour-là. Parfaitement ma bonne dame,une véritable expédition que c'était. Pas moins. C'est une voiture remplie de deux courageux intrépides qui s'est élancée, ce mercredi de l'Ascension, vers la Germanie, et plus précisément la Sarre. Après avoir saccagé les disquaires de Sarrebruck toute l'aprème– incroyable la richesse de cette petite ville pour cette branche, mais le plus étonnant étant que ces trois magasins soient incontournables…. bref – direction Püttlingen. On avait de la marge, the (International) Noise Conspiracy ne devaient jouer qu'à 22 heures et des brouettes. Bon, en avance, nous sommes arrivés, mais pas assez tôt apparemment, la jeunesse locale était loin d'être couchée.

En fait, cette même jeunesse locale constituait l'écrasante majorité du public présent ce soir-là. Je faisais figure de préretraité en goguette. Merde. Salauds de jeunes. Il faut dire que l'affiche leur était destinée. Entre emocore, emopunk, punk à roulette, hardcore mélodique, et toutes ces choses qui passent à mes oreilles pour du mauvais métal (du bon métal, ah ouais ? Ça vient de sortir ? eheh) Nous sommes arrivés pendant le set des Donots. Je n'ai rien compris (je ne comprends jamais rien.) Un public chaud bouillant devant –nous sommes restés derrière, devant les buvettes et les stands, en éclaireurs – nombreux derrière, nous voilà plongé dans l'ambiance des festivals de l'été. Sur scène, ben, des pingouins qui sautent partout, une musique un poil stéréotypée, même si, comble d'objectivité de ma part, ils maîtrisaient leur sujet, c'était clairement audible. Des reprises en guise de rappel, Twisted Sisters et les Ramones mais « moins chiadés, ils jouent comme des tortues », pour citer Ben. Bref, une semaine après, ils ne m'ont pas laissé un souvenir impérissable. Idem pour le groupe de bruit qui suivait, Strike Anywhere. Ben me dit pourtant que le mélange est suave et très recherché. Bizarre, me dit-il, le chanteur varie son art entre le hardcore bourrin et l'emotruc machin chose. Ah ouais, lui répondis-je, obnubilé par tant d'énergie gaspillée en mauvaise musique. Si on les branchait tous sur des générateurs électriques, on résoudrait le problème de la crise d'énergie pour des siècles, pensais-je tout bas. Et du même coup, on leur trouverait peut-être une activité moins inutile. Quel dommage ! Bref, mes oreilles soulagées par la soudaineté de l'arrêt du set (oui, leur meilleur titre de la soirée, quand ils sont sortis de scène, bis, ouais, clap clap, une autre !) me soufflèrent qu'il était temps de nous rapprocher, ostensiblement, du devant de la scène. Ben oui, deux heures de route, une entrée à 16 euros, on n'allait pas rester comme deux blaireaux tout loin, là-bas. Non, on a payé, c'est pour en prendre plein la gueule. Et oui, on a dégusté. Les t(i)nc ont été incroyables. Energétique, le set, lui aussi, mais ça, madame, c'est de l'énergie positive, de l'or en barre, du label rouge (et noir pour l'occase). Niveau public, on en a aussi pris plein la gueule, une semelle de Converse dans la tronche pour bibi, et Ben, rejetant à coup de serpe ces hordes de jeunes skateurs venant se rompre les os sur sa musculature de dieu autrichien. Ouais, de l'action. Passons. Oui, parce que sur scène, c'est un vrai bonheur, de la jubilation à l'état brut, que du bon. Pas vraiment en adéquation avec leur type de public. Bref, je ne retiendrais que la performance du groupe, et leur espèce de mix garageux énervé, un jeu de scène énervé, un discours d'énervés, la recette a bien pris. Et on aura été content, non seulement, les titres phares auront été joués, en commençant par le *Smash It Up*, mais une tripotée de leurs nouveaux titres, excellents, sont apparus ce soir-là. Leur nouvel album augure de bien bonnes choses. Le set, trop court, se termine en apothéose, par *Capitalism Stole My Virginity*, et un magistral *Black Mask*. A leur crédit, outre les bouquins sur le situationnisme à la plage, l'anarchisme au petit déjeuner, et quelques autres joyeusetés en vente sur leur table, des intermèdes à usage du petit peuple pas-encore-tout-à-fait révolutionnaire auront été souvent en vente sur leur table, des intermèdes à usage du petit peuple pas-encore-tout-à-fait révolutionnaire auront été souvent observés pendant le set. Bath. Un concert d'anthologie, un fumage d'oreille de bon aloi, une pure tuerie, quoi.

LOOKSMART!

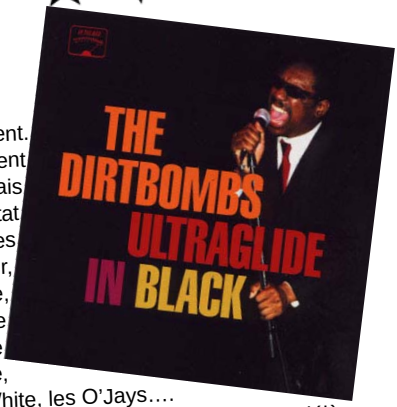
king Khan & his sensational Shrines

GARAGE SAARBRÜCKEN, 7 MAI 2004

Après s'être regardé trois bonnes heures, moi et ma blonde, pour savoir si nous avions la patate nécessaire pour se taper les 250 bornes aller-retour pour apprécier King Khan sur scène, nous sommes partis hâtivement, sur cette belle autoroute, du soleil, sur laquelle il n'arrête pas de pleuvoir. Maudissant nos camarades nous ayant fait faux bond, nous arrivâmes à Sarrebruck-la-Belle (baptisée comme ceci par Beethoven, qui, sourd comme un pot, n'avait pas la même conception que nous de la beauté. Sac à vinasse va). Après avoir tourné en long, en large, et en travers pour garer le panzer, nous nous arrêtâmes, stupéfaits, devant l'affiche à l'entrée. Début du concert, 19 heures. « chérie, il est quelle heure ? – 22 heures 30 mon poulet –merde, on fait quoi – ben on va voir, ça coûtera juste les calories à brûler pour contourner le bâtiment ». 75 calories plus tard, la jolie hôtesse nous dira « ja, bitte schön, das konzert ist empezado since zwei minuten, danke schön, fasten your seat belt... » ok, ça roule. Dedans, la folie, la salle est pleine comme un Rudejules un soir de concert au Beat Club. L'atmosphère est déjà électrique, les Shrines balancent la sauce, King Khan a déjà mis le bleu de chauffe. Att'cion, c'est parti pour tout casser. C'est le début de la promo de son nouvel album, Mr. Supernatural, et, tout supernaturellement, le set est composé, principalement de nouveaux titres. Le groupe, massé dans le fond, est au complet, du cuivre, de l'hammond, une danseuse, une section rythmique chorégraphique d'enfer jouent déjà comme des sourds leur soul endiablée. Enthousiastes, nous le fûmes une grosse partie du concert. Oui, malgré la promiscuité, le mélange de fluides dans le public (principalement de la sueur et de la bière chaude qui colle au tshirt, rassurez-vous) et le manque de place pour s'exprimer corporellement, le groupe a une telle pêche, un tel talent que tout se met à ressembler à du bonheur. Un orteil cassé ? Un régal, un stage diving dans la gueule ? Formidable. La caisse embarquée par la fourrière ? Un délice. King Khan balance les décibels, quelques rares titres de ses premiers enregistrements, l'explosif *Kukamunga Boogaloo*, le symphonissime *Mashed Potato Itch*, un *Torture* anthologique entrecoupés du nouveau répertoire. Comment dire. Ça décoiffe ? oui, c'est le moins que l'on puisse dire. Un rythm'n'blues électrique, déjanté, hypnotique (la go go danseuse et le jeu de scène du King y seraient-ils pour quelque chose ?). Le groupe souffle fort. Pas autant que nous. Nous sommes littéralement soufflés, et essoufflés. Un concert étalon, ils ont mis la barre bien haut. Tout aurait été parfait, si ce n'était pour cette fâcheuse manie qu'ont les allemands d'être plus grand que moi. Je ne sais pas ce que leur mères mettaient dans leur soupe (la mienne, du rouge et des rutabagas), mais quand un troupeaux de double mètres se mettent devant, pas la peine d'espérer, le côté visuel devient du coup plus abstrait. On aura deviné le côté droit de King Khan pendant la majeure partie du concert. Pas grave. Nos oreilles bourdonnent encore de bonheur.

LOOKSMART!

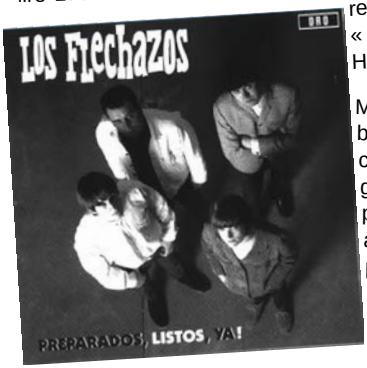
CHRONIQUES LOOKSMARTIENNES



THE DIRTBOMBS, ULTRAGLIDE IN BLACK, IN THE RED RDS

Mince. Gigantesque, Enormifié, Fabulosore. Les mots me manquent. Mon vocabulaire se tarit. Rien ne va plus. Comment, mais comment un groupe a t'il peu sortir un engin pareil. Que s'est-il passé, mais pourquoi, pourquoi reléguer la grande majorité des groupes à l'état de petits gratouilleurs du dimanche. Eh oui, l' Ultraglide In Black des Dirtbombs est bien à ce niveau. Une pochette haute en couleur, avec Mick Collins en action. Une idée de concept sensationnelle, que beaucoup de groupes ont essayé, mais jamais sans cette réussite. Treize titres, douze reprises, pas des moindres. Entre Marvin Gaye Got To Give Up, Sly and the Family Stone, Underdog, Stevie Wonder, JJ Barnes, Smokey Robinson, Barry White, les O'Jays…. Les Dirtbombs ont écumé le répertoire soul, funk afin de nous offrir ça. Si les originaux tapaient déjà sérieusement sur nos petits tympans ébahis, le traitement qu'en ont fait les Dirtbombs et exceptionnellement bien senti. Avec cette touche soul/funk, pour ne pas s'éloigner trop de l'original, ils ont su faire du neuf avec du vieux. Comment ne pas s'ébahir sur ce Underdog remis à la sauce garage rock, une bombe, et le I'm Qualified To Satisfied You de Barry White, fuzzifié, bonifié, mais avec un Mick Collins sachant garder, dans le traitement vocal, un ton s'approchant du Maître. Rendu meilleur aussi le Living In The City de Stevie Wonder, moitié chanté en espagnol. C'est pas la classe ça ? N'oublions pas la seule compo du groupe, Your Love Belongs Under A Rock, énervé, organique, orgasmique. Résumer ce disque ? Quoi ? Difficile. Mais je reprendrais un collègue fanzinologue (qui me pardonnera, car il ne risque pas de lire Lucha Y Fiesta, je ne prends donc aucun risque), Ultraglide In Black, c'est un peu Otis Redding qui rencontrerait les MC5. Comment ça trop facile ? Ben oui.

« Depuis que j'écoute les Dirtbombs, mon voisin me jalouse » Victor Hugo



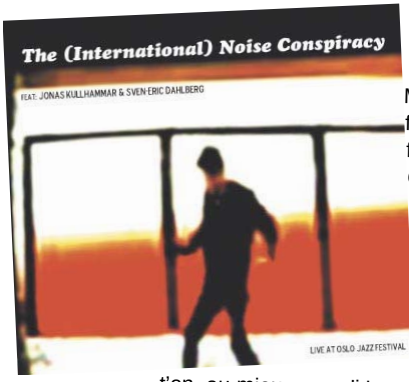
LOS FLECHAZOS, PREPARADOS, LISTOS, YA, DRO RDS

Mince. Pour parfaire mon image de beau gosse qui aime le cirage, je balance los Flechazos dans ma sélection bimensuelle. Mais qui sont-ce ? Los Flechazos ne laissent certainement pas indifférent. Ce groupe mod de la région de Leon, en Espagne, a roulé sa bosse pendant près d'une quinzaine d'années de l'autre côté des Pyrénées, avec un succès d'estime, ce côté 6t's beat, chanté en espagnol, est plaisant. (ils ont aussi leurs détracteurs, les jugeant trop ringards, eux, leur son pop exalté et leurs chansons d'amour, limite, « je reste un teenager, mais j'ai quand même 30 ans »). Le choix du disque a été plutôt difficile, cinq albums, des classiques,

des bombes, mais Preparados, Listos, Ya est bien, à nos yeux, le meilleur album des Flechazos, le plus abouti, le plus riche. Chanté - heureusement-, qu'en espagnol, très richement enregistré, des cuivres en pagaille, un son oscillant allègrement entre la pop 6ts, un brin de soul, des mélodies entraînantes, un orgue wizzzzzz, …... Un mélange très attractif, très bien ficelé. Au final, ce groupe phare de la scène espagnole nous balance un album enthousiasmant, rempli d'hymnes à la gloire du Swinging London (le swinging Leon, en l'occurrence). A noter une splendide reprise qui rend justice au Tres Dias de los Brincos, ce pendant espagnol au Kinks dans les années 60, Suzette, et le très bon Luces Rojas, …. Allez, c'est pas tout ça, j'ai des chromes à astiquer moi.

THE SATELLITERS, WHAT'S UP WITH TIMOTHY DEE
SCREAMING APPLE RDS

Mince, un groupe d'extraterrestres. Les Satelliters est un groupe de garage punk 6t's, tout droit sorti de Darmstadt en Allemagne. Aucun rapport. La chronique porte sur l'album What's Up With Timothee Dee, non parce que celui-ci est meilleur que les autres. Non, le choix n'aura pas été difficile. Ne sachant pas quel album choisir,(déjà cinq ou six, un autre à venir en août), j'ai procédé à un bête tirage au sort (le gagnant passera sur ma platine pour les quinze jours à venir, joli gros lot). Ce groupe est tellement enthousiasmant (et, aussi, ce groupe m'aura tellement tapé dans l'œil) qu'au final, les albums étant aussi excellent les uns que les autres (achetez-les tous !)….
Mais je m'égare. Sur ce disque (comme sur tous les autres), la panoplie du garageur sixties y passe, fuzz, harmonica , orgue très énervééé, chant exalté et expulsé à l'aide d'un tractopelle du corps de son propriétaire, énergétique au possible. Att'cion, ça fait très mal, et c'est excellentissime, déjanté, authentique, back in the 60s, back to the grave. J'y mets aisément 20/20, moi à c'disque, les yeux fermés, les oreilles grandes ouvertes, et je me mets Juicy Lucy, What's Up With…, et le génial instrumental Sultan's Walk en boucle. Pis les autres morceaux aussi tiens



THE (INTERNATIONAL) NOISE CONSPIRACY, LIVE AT OSLO JAZZ FESTIVAL
MOSEROBIE RDS

Mince. On va certainement dire "ouah, mais bordel, il fait une fixation avec T(I)NC ce con ». Je répondrais simplement, oui, je fais une fixation, et non, je ne vous permets pas de me parler sur ce ton, non mais sans déconner. J'ai décidé, et ça a été un crève-cœur, croyez-moi, de chroniquer cet album live des (International) Noise Conspiracy, au détriment d'autres albums qui attendent patiemment dans leur enclos que je veuille bien les traiter. Une deuxième chronique d'album de ce groupe, et encore un live. Mais ils ne font que des lives ? Non. On ne reviendra pas sur leurs trois magnifiques albums studios, ni sur la foultitude de 45 tours super excitants, promis (peut-être aura t'on, au mieux, un dithyrambe pour leur prochain album à venir en juin, Armed Love, qui a l'air terrib'). Là, je voulais juste revenir sur la belle performance du groupe, le côté exceptionnel de l'objet. Un line-up rehaussé d'un Fender Rhodes et d'un saxo, donnant un cachet assez unique à cet enregistrement. Cet apport, et un choix de set judicieux, donne une atmosphère tout à fait particulière. Plus intime. Pas trop bourrin, la sélection des titres y est pour beaucoup, et l'interprétation qu'ils en font aussi, beaucoup. Des envolées lyriques du chanteur, comme d'habitude, mais un côté plus « jazzy », une ambiance moins rock'n'roll, moins garage, mais non moins intéressante. Une heure de concert, que des incontournables dans les morceaux (mais qu'est ce qu'incontournable chez the (International) Noise Conspiracy, hein ???)- Smash It Up très cooool, Capitalism Stole My Virginity qui tranche encore comme un hymne, Born Into A Mess magistral … L'autre raison de ce choix étant, les engagements pris par les t(i)nc.

Assez surprenant dans cette scène, entre les petits livres de dialectiques, les ouvrages sur le situationnisme et autres joyeusetés au stand du groupe, les discours entre les chansons en concert, tout ça font de the (International) Noise Conspiracy un extra terrestre dans cette espèce de scène rock'n'roll plutôt « spectaculaire ».Etonnant non ?. A voir, à écouter. à adorer

EL SOUL ES UNA DROGA 2, SPANISH SOUL

Mince. Une curiosité en quatre volumes. Un recueil de rareté de la scène ibérique des années 60 / début 70. Quatre volumes, rien à jeter, ne serait-ce que pour satisfaire un certain intérêt : une collection de groupes obscurs espagnols de cette période, loin d'être la plus heureuse pour eux. Et là, surprise, les morceaux dénotent une qualité incroyable, tant musicalement que dans le son. C'est riche, c'est cuivré, et comme le nom l'indique, la soul n'est jamais bien loin, comme sur cette reprise de Respect interprétée avec brio par los Circulos, los Bravos, eux aussi tapent sur le cuivre à outrance, avec ce Show Me dynamique. Etonnant aussi, la plupart des titres sont chantés en anglais, pas mal de reprises mises à la sauce latine, boogaloo, soul hispanique, cuivres kitschs, un vrai régal. Ensuite, le stéréotype sixties revient toujours à la charge, Hammond en fond, fuzz, wahwah, gros rythme. Réellement une grande série, une bonne synthèse non seulement de la scène espagnole, mais également des tendances de l'époque.

THEE MICHELLE GUN ELEPHANT, CULT GRASS STARS

Mince. L'autre soir, alors que nous nous abreuvions, Bougl et moi, à notre point bière préféré, loin de tous ces grands prédateurs qui ont la fâcheuse habitude de nous rafler les cacahouètes, nous devisions de choses et d'autres. Alors que nous en venions à un point polémique, du balai et l'art de s'en accommoder, il me lança, l'air de rien : « ah tiens, m'sieur Loucquesmarcque, connaîtrais-tu la portée du cinéma finlandais sur le trou de la couche d'ozone ? ». Surpris, je ne pus faire qu'état de mon ignorance. « ben non, de la Finlande, je ne connais que les pistes de ski et le vignoble renommé ». Aïe. Qu'est ce que je n'avais pas dit, là ? « Quoi ? tu ne connais pas l'oeuvre inimitable et innovante de Jari Kuivasmakki ? » Merde. Me voilà parti pour une explication de texte, en long, en large, et en travers. Et encore, je ne lui dit pas que ma seule connaissance du cinéma se résume aux Super 8 initiatiques de Rudejules. Trop c'est trop. Est-ce que je lui parle moi, de ma récente découverte, ce groupe japonais, Thee Michelle Gun Elephant, et son incroyable second album, Cult Grass Stars ? Fabuleux groupe de rock garage nippon, qui envoie les décibels avec ce rayonnement irradiant, ils manient, allègrement, l'art du sublime. L'album est étonnant, énervé, dynamique, haut en couleur, ils démontrent, malgré leur jeunesse d'alors, une maîtrise, tant dans la technique que dans l'écriture. Les morceaux s'enchaînent, ils virevoltent. Le chant, mélange de japonais et d'anglais (Katatana, aurons-nous pu lire quelque part) tape fort, le chanteur, à l'énergie incomparable, nous envoie la sauce, c'est magique, c'est unique. En fait, j'ai réussi à être emballé, conquis dès la première écoute. Leur son dynamique, rock'n'roll, mais sans excès, et leur maîtrise font de ces titres mes danses de l'été pour les 15 ans à venir. Je retiendrais ce magnifique, incroyable World's End, wow, le I Was Walking and Sleeping, fabuleux, mélodique, mais néanmoins surpuissant, l'instrumental rock'n'rollesque wahwahisant, Remember Amsterdam, accompagné d'un orgue magique (qui intervient de temps à autres, sur certains titres, avec la justesse d'un orgue qui intervient). Bref, pour une découverte, ça a été un sacré coup de maître. N'y tenant plus, je balançais, désinvolte :

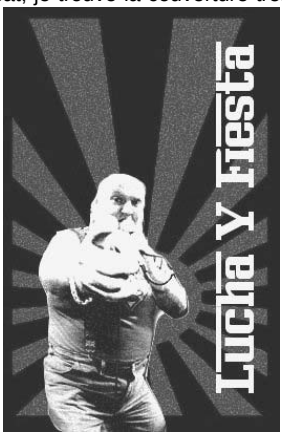
« -et toi, tu connais TMGE, peut-être, gros malin ?
-t'es con looksmart ou tu le fais exprès, j'ai tous les disques à la maison
-ah merde. Patron. la même »

LYF, les coulisses ...

Dans le DVD moyen, on appelle ça le making-of. On a bien sous la main une pellicule qui témoigne du bouclage alcoolisé du LYF #92. On va éviter de trop la diffuser parce qu'après on va nous traiter de potaches ! Ben ouais on a une réputation à tenir. En fait au plus l'équipe s'agrandit, au plus les brainstormings (oh yeah !) atteignent des sommets de créativité. Là, vous allez découvrir la génèse d'une couverture ... Morceaux et propositions choisis !

Olive : bon, j'avoue, on m'a un peu aidé, mais sinon, ca vous plait comme essai ***(Arlette + Annie Cordy)***. Je joins le fond, comme promis ! enjoy ! (...)

JUDGE DREAD... ***Bougl*** : pour enrichir le débat, je trouve la couverture très jolie, mais je ne connais pas l'individu sus-nommé.



Looksmart : ce ne s'ra jamais qu'un beauf anglais qui donna dans le skinhead reggae a une certaine epoque.

Ben : il a pour lui d'avoir été autant adoré que détesté et de propager un deuxième degré de bon aloi ... Pas plus !

Looky : proprager un second degré de bon aloi? De bon aloi, tu es sûr?

Ben : oui. Judge Dread te paraît etre un sombre individu, mais revois la couverture de "Last Of The Skinhead", si c'est pas de l'autodérision ça, qu'est-ce ?

Looky : tu crois que les abrutis dans la salle ils trouvent que c'est un second degré de bon aloi ?

Ben : ah là tu marques un point. Mais bon, y'a des cons partout, comme disait l'aut' là.

Looky : c'est le mauvais goût personnifié. Pis le skinhead reggae qu'il nous balance et de niveau supermarché.

Ben : rhôoo, t'es pas bon public tout de même ! (aïe, je t'ai deja dit pas la tête !).

Est ce que le refus de Looksmart est motivé par des raisons :

1/ musicales ? Oui. surtout. Skaman a.k.a. looksmart n'est point un progressiste, c'est un chantre du bon gout !

Looky : progressiste, oui, chancre, non, bon goût, j'ose espérer. Costume tonic violet pour tout le monde ! Modeste ? Certainement pas. Modernist, c'est different.

2/ esthétiques (c'est vrai qu'il est laid)? C'est aussi partie de son charme, et ca lui fait les doigts plus gros pour la photo !

Looky : il est moche comme un pou oui. Mais il a un gros doigt sur la photo ! C'est vrai.

3/ politiques (c'est vrai qu'il est centriste ?) ?

Looky : politique Judge Dread !? Non. Idiot simplement. ***Ben :*** Et c'est ce qui fait son charme !

Looky : non, pas de charme !

4/ religieuses (et Pierre demanda à notre Seigneur : "est ce que je peux mettre Judge en couv' ? Ca le fait trop !" ; et Jésus lui répondit : "non mais tu rigoles des genoux, face de camembert". Le Nouveau Testament le Retour) ? jJe ne vous jette po la pierre, Pierre ! ***Looky :*** je vais chercher des galets.

Ben : un progressiste j'vous dis !

Looky : si on colle ce gros con de Judge Dread en couv', je boycotte. Ou sinon, le reste est terrib'.

Ben : valaaaaaaaaaaaaa nouvelle proposition !

Pffffffffffffffffff Ben, t'es vraiment trop conceptuel toi des fois !

Ben : bon allez en vala une nouvelle ...
Mais après ça, si LYF n'est pas catalogué comme le skinzine oficiel du RASH Strasbourg, y faudra mettre une photo dédicacée de Julien Brigada torse nu avec une batte de base ball et une écriture façon Lonsdale la prochaine fois !
PS : Heu, ceci est un gag, hein Jules et Julien !

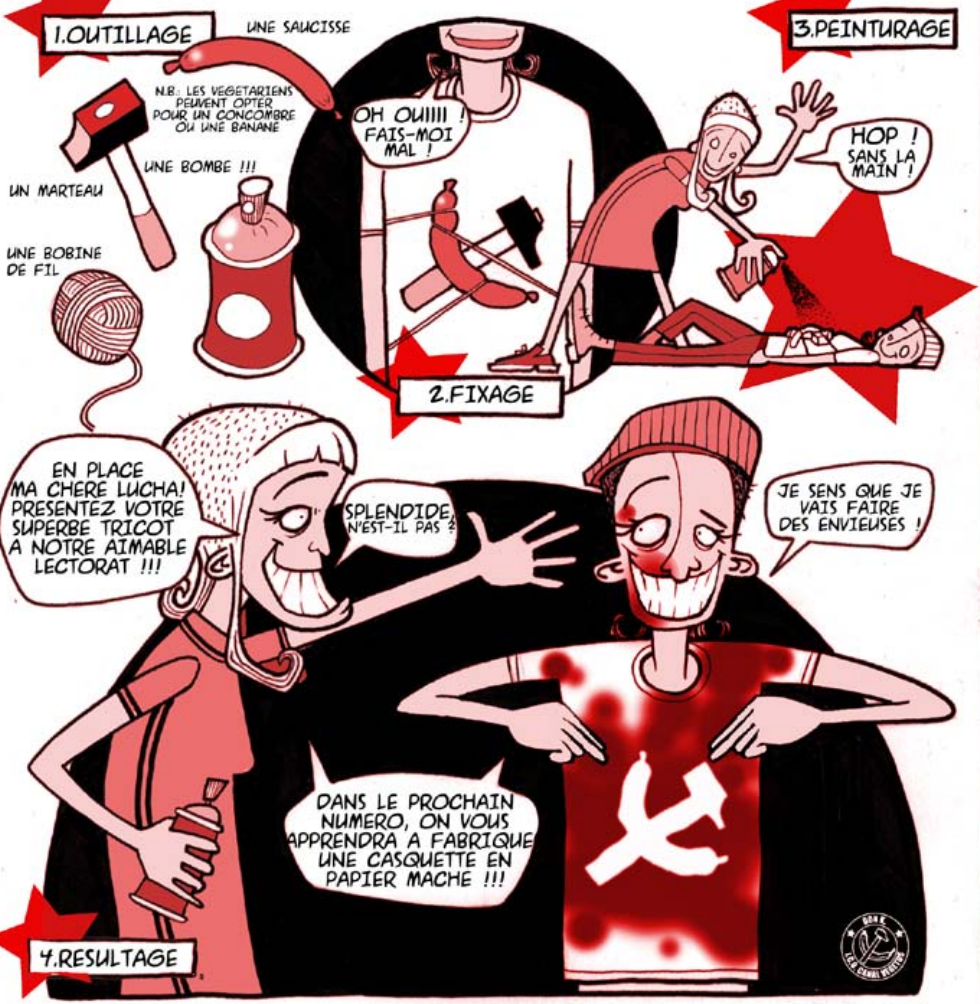
PC : Olive, t'as été voir Voice Of A Generation !?
LCR : Jules, je te dis que ca sera pas la prochaine couv', cesse maintenant !
LO : c'est bete ces PS détournés !

Bon et pis celle-ci vous en dites quoi ???
Jul : Carlos & Carlos ! EXCELLENT !!!
Looky : non, mais sans blague, elle est vraiment classe cette couv' (ouf ! comment j'me suis rattrapé !).

Enfin, pour la couv,
Voilà à quoi vous avez échappé ...

Et puis c'est pas tout de faire des belles couv'. Mais avec les pages ameublement -qui ont eu, il faut le dire un franc succès-, et la prochaine introduction en bourse de l'assoce à but lucratif LUCHA Y FIESTA, et bien maintenant il va falloir atteindre les objectifs fixés par le Poliburo LYF ... Hop Arbeit !

FAIS LE TOI MEME! AVEC LUCHA ET FIESTA

AUJOURD'HUI : LE T SHIRT DE L'I.C.O!

TOI AUSSI TU AS ENVIE DE BRILLER EN SOCIETE, EN MANIF OU AUX CONCERTS, EN ARBORANT UN TRES SEILLANT T-SHIRT DE L'INTERNATIONALE CHARCUTIERE OUTILLEE...CHER(E) LECTEUR(TRICE) TON SOUHAIT VA ETRE ENFIN EXHAUCE, PAR NOS DEMONSTRATRICES DE CHOC QUI TE LIVRENT ICI UNE BRILLANTE DEMONSTRATION, AFIN DE TE PERMETTRE DE FABRIQUER TOI-MEME L'OBJET DE TOUTES LES CONVOITISES. MERCI QUI ?